

JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

. . . . *Profit nostris in montibus ortum!*
Enéide, liv. IX.

JANVIER . 1781.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
583919-A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L



JOURNAL DE NEUCHÂTEL.

I. *Mémoires philosophiques du baron de ***. Seconde édition, corrigée & augmentée. A Paris, chez Berton, libraire, 1779.*

COMME les nouveautés me parviennent plus tard qu'aux autres journalistes, il ne doit pas paraître surprenant que je recommence l'an quatre-vingt-un par l'annonce d'un ouvrage réimprimé en soixante & dix-neuf.

Je le fais d'autant plus volontiers, que, n'ayant encore parlé d'aucun ouvrage de ce genre, celui-ci m'offre naturellement une occasion de proposer ici quelques réflexions générales, qui feront peut-être agréables à mes lecteurs.

Il est vrai qu'à la tête du premier volume se présente, comme une égide, un bref du pape Pie VI, avec la traduction française, à l'usage de ceux qui n'entendent pas le latin. Mais, quelque respect que nous pussions avoir pour l'approbation du Saint Pere, cette

A

(2)
égide nous paraîtrait une faible défense , très-incapable de mettre l'auteur à l'abri des traits de la critique. Car enfin , ce n'est qu'en matière de foi qu'un pape est infallible ; en matière de goût & de littérature , il est , je pense , très-permis , même au plus orthodoxe des catholiques , de ne pas être de son avis. Il en est à cet égard de Sa Sainteté comme de cet empereur Romain qui pouvait bien donner le droit de bourgeoisie aux hommes , mais non pas aux mots : il peut canoniser un auteur , & ne peut écrire son nom au temple de mémoire. Ainsi qui peut le plus (a) ne peut pas toujours le moins.

Observons de plus que le pape n'a point lu l'ouvrage , & n'en juge que sur le rapport du vénérable cardinal de Bernis : (b) on ne fait même trop s'il le lira ; il promet seulement de le faire un jour , s'il en a le loisir. *Librum aliquando perlecturi , si quid otii ab affluentibus quotidianis curis superfit.*

Une remarque plus sérieuse à faire sur ce bref , c'est que la grace que le pape accorde à M. l'abbé de Crillon , pour lui & pour toute sa maison , se ressent de l'esprit du dix-huitième siècle. C'est une indulgence plénière ; mais quand ? Toutes les fois qu'après une

(a) Le plus ! s'écriera quelque profane. Vaut-il donc mieux être S. Crepin que Racine ?

(b) Auteur de quelques ouvrages charmans , imprimés sans bref du pape. La place de ce membre du sacré college est très-distinguée au Parnasse ; il y est auprès des Chaulieux & des Anacréons.

bonne & sainte confession, ~~nus confessi~~, ils auront célébré la communion. Un pape du douzième siècle s'en ferait-il tenu là ? ... Vains & heureux efforts de l'incrédulité ! quel bien n'avez-vous point fait à la religion ! Vous êtes le creuset où elle s'est épurée, le feu qui a consumé les matières étrangères dont le mélange la rendait méconnaissable, & nuisait à la solidité de cet édifice. (a)

Nous voudrions que dans ce bref il y eût un mot de moins : c'est l'épithète d'*atroces*, *terribles*, donnée à tous les auteurs qui ont attaqué la foi. Sans vouloir les excuser, on peut souhaiter que les défenseurs du christianisme n'emploient jamais des qualifications aussi dures, au moins d'une manière aussi générale.

Mais j'oublie un peu trop que je voulais parler du livre de l'abbé de Crillon : ce bref du pape m'a fait faire un écart. Venons à l'ouvrage ; il en est tems.

Il n'est pas de mon goût, je l'avoue, non plus que tous les ouvrages du même genre. Avec beaucoup d'esprit, leurs auteurs, si je ne me trompe, ne parviendront jamais à faire un bon livre, parce que le genre en lui-même est mauvais. Je distingue donc entre M. l'abbé de Crillon & son livre : je rends justice aux talens du premier & je respecte ses intentions ; mais

(a) En écrivant cette phrase, le troisième chapitre aux Romains me revient en mémoire. Mais n'ai-je point tort de le citer ? Un journaliste citer saint Paul ! Je vais me couvrir d'un ridicule éternel. Autant vaudrait presque solliciter un bref du pape pour accréditer le Journal.

je ne saurais être content de l'ouvrage. J'en dis autant par occasion de la *Confidence philosophique* & de son auteur.

C'est une remarque à faire en passant, qu'un ouvrage, d'ailleurs assez médiocre, suppose quelquefois des talens distingués dans son auteur : il ne s'agit que de les employer mieux.

Mais est-il bien vrai que ce genre en lui-même soit mauvais ? Je vais essayer de le prouver. . . Commençons cependant par donner une idée générale de l'ouvrage que j'annonce ; car je m'aperçois que, plein de mes pensées, je raisonne avec mes lecteurs comme s'ils savaient tous aussi bien que moi de quoi il est question dans ces *Mémoires philosophiques* ; & ils peuvent très-bien ne pas même encore le soupçonner.

Il faut donc enfin leur dire que cet ouvrage, entrepris pour la défense de la religion, est destiné à démasquer les *philosophes* modernes, à révéler leurs prétendues manœuvres, les ressorts qu'ils font jouer, les intrigues par lesquelles ils se soutiennent. On a voulu les rendre à la fois ridicules & odieux. Tantôt on se moque de leur emphase & de leur ton magistral ; tantôt on s'efforce d'inspirer de l'horreur pour eux & pour leur système.

Le baron de * * *, né d'une des premières familles de l'Allemagne, a eu pour gouverneur un de ces jeunes gens imbus des dangereux principes des philosophes de Paris, à qui ces derniers sont accusés de procurer

de semblables places , afin que la philosophie ait aussi ses missionnaires , comme s'exprime notre auteur.

Le jeune baron , tourmenté par ses doutes , cherche à s'en délivrer ; & s'imaginant *que les philosophes de France avaient encore plus d'esprit qu'on n'en trouve dans leurs livres* , ayant oui dire d'ailleurs *qu'ils expliquaient clairement ce qu'ils écrivent fort obscurément* , c'est à Paris qu'il vient consulter l'oracle. Avec une ame droite & passionnée , il ne peut vivre dans l'indécision , & veut se déterminer entièrement pour le bien ou pour le mal.

Après avoir perdu quelque tems dans la dissipation , & *perfectionné à Paris les ridicules* qu'il y avait apportés de Vienne , il se souvient du projet qui l'amene , & cherche à l'exécuter.

Il trouve par hasard dans un café *un personnage qui parlait comme on prêche* : musique , astronomie , architecture , médecine , arts mécaniques , tout entraînait pêle-mêle dans sa déclamation. *Il avait le talent d'enchaîner ses phrases , sans montrer l'ordre de ses idées : elles étaient quelquefois assez brillantes ; leur éclat m'étonnait. Je trouvais qu'il parlait à merveille , mais je ne savais ce qu'il disait.* Cet orateur , inintelligiblement sublime , était le Platon de la philosophie moderne : il s'appellait même dans les assemblées de l'ordre *frere Platon*.

Notre Allemand l'aborde ; & bientôt le philosophe , reconnaissant en lui l'élève d'un de ses disciples , flatté

d'ailleurs de gagner à la secte un tel prosélyte, s'ouvre entièrement à lui, & met en œuvre toutes sortes de moyens pour le rendre bon & zélé anti-chrétien.

On l'initie aux grands mystères de la philosophie ; il assiste aux assemblées solennelles, aux délibérations les plus secrètes & les plus importantes ; il est témoin des cérémonies ridicules qu'on y observe ; il entend les harangues pédantesques qui s'y lisent.

Il voit aussi les philosophes en belle humeur, faisant leurs saturnales chez un traiteur, où leur gaieté s'exhale d'abord en épigrammes, *quelquefois plaisantes, toujours atroces*, & ensuite en misérables calembours. (a)

Il observe que dans leurs épigrammes ils ne s'épargnent point les uns les autres : comment de tels amis sacrifieraient-ils un bon mot à l'amitié ? Mais ils ont grand soin de verser à l'instant sur la blessure le baume spécifique de la louange ; & *l'éloge fait, tout est pardonné.*

Admis dans la familiarité des sages, à portée de les examiner de très-près, il les voit dans le particulier ; il est quelquefois en tiers dans leurs tête-à-tête ; ils s'entretiennent confidemment en sa présence. Il peut en

(a) J'emploie ce mot exprès pour apprendre à mes lecteurs Suisses, qui pourraient fort bien en ignorer le sens, qu'il est aujourd'hui du bel usage en France de nommer *calembours* les pointes & les jeux de mots. Je ne sais au reste quelle peut être l'origine de cette expression, & je n'en vois pas la nécessité : notre langue n'en est pas plus riche.

un mot les envisager sous toutes leurs faces, les étudier à son aise, les observer à loisir.

Tout en eux lui déplait : le faste des pensées , l'emphase des expressions , la charlatanerie , l'esprit de cabale , la haine implacable contre tous ceux qui ont offensé la secte , haine plus âpre encore que cette *haine théologique* qui a , je ne fais trop pourquoi , (*a*) passé en proverbe.

Frere Platon dresse une autre batterie contre le baron : n'ayant pu le persuader ni l'éblouir , il entreprend de le séduire ; l'officieux philosophe lui procure une amante. (*b*)

Cette amante meurt ; l'essaim philosophique , s'empresant autour de son lit de mort , a grand soin d'en écarter les ministres de la religion. Notre jeune homme est désespéré : quoi ! ne reste-t-il rien , absolument rien de celle qu'il aimait ? n'est-elle plus ? Cette philosophie , commode peut-être pour passer doucement sa vie avec des goûts légers , cette philosophie , séduisante dans l'ivresse du plaisir , est bien meurtrière dans la douleur. Elle ne satisfait pas plus les passions que la raison.

(*a*) Quand on inventa le dicton *odium theologicum* , il est à remarquer que les incrédules ne faisaient pas secte ; ce n'étaient que des individus isolés ; ils ne savaient pas encore bien haïr.

(*b*) Ce mot me paraît préférable à tous égards à celui de *maitresse* , qui est en tout sens du style bas , & qu'inventa sans doute quelqu'homme plus galant qu'amoureux.

On comprend que dans cet état le baron est bon à convertir ; car il cherche la lumière qu'il fuyait. Un de ses amis entreprend cet ouvrage : on le catéchise, on le prêche, & enfin il parvient par degrés à une entière conviction.

Tel est le plan du livre qui, selon moi, quelque bien fait qu'il puisse être, ne sera jamais un bon livre, parce qu'il est dans un mauvais genre. Mes lecteurs vont juger si j'ai tort.

Je comprends combien dut paraître heureuse au premier qui s'en avisa, l'idée de mettre en action la réfutation du système de l'incrédulité. C'était éviter la sécheresse de la discussion ; c'était y répandre de l'intérêt ; c'était mettre dans tout leur jour les funestes conséquences de l'irreligion, & se ménager habilement le moyen d'exciter la curiosité, de flatter la malignité par des personnalités déguisées. Je vois tout cela : mais ces avantages sont-ils bien réels ?

Que Don Quichote & Hudibras vaillent mieux que de graves dissertations, je ne le conteste pas : mais ici le cas est tout différent.

La cause de la religion ne doit pas être défendue comme une autre cause ; toutes sortes d'armes ne sont pas permises à ceux qui veulent combattre pour elle ; il en est dont l'usage leur est également interdit & par elle-même & par la bienséance. Il faut que ce soit la religion elle seule qui ait armé son champion.

S'il y a donc la moindre charge dans ses portraits,

s'il me dépeint les philosophes un peu plus ridicules & sur-tout un peu plus odieux qu'ils ne le sont ; s'il se permet des imputations hasardées , des exagérations évidentes , je le lui pardonnerai moins qu'à tout autre.

Quand Moliere , dans son *Avare* , ajoute au caractère d'Harpagon , qu'il ne dit pas , *je vous donne* , mais *je vous prête le bonjour* , je ris volontiers de cette faillie comique , sans trop examiner si je dois en rire. Mais quand on me représente les états de la philosophie assemblés , &c. cela me paraît exagéré , & point du tout amusant , parce que ce n'est pas une comédie que je lis.

Quoi ! ne sera-t-il donc pas permis de jeter du ridicule sur les philosophes ? . . . Oui , sans doute , pourvu qu'on observe certaines règles.

D'abord , si vous faites un ouvrage pour tourner les philosophes en ridicule , qu'il n'ait que ce but. N'y mêlez pas des discussions sérieuses & des raisonnemens à perte de vue ; soyez plaisant d'un bout à l'autre , si vous pouvez. Ne cherchez pas non plus à noircir ceux aux dépens desquels vous voulez faire rire : l'un nuit à l'autre ; on n'excite guere à la fois le rire & l'indignation.

Après cela , n'outrez pas le ridicule. Ne me dites pas que les philosophes s'appellent entr'eux *frere Socrate* & *frere Platon*. Si cela n'est pas , pourquoi le leur prêter ? Et quand cela serait , pourquoi le dire ? Ce serait une grande sottise , une chose de fort mauvais

goût , dont on ne rirait point , qui ferait pitié. Souvenez-vous qu'on est aujourd'hui fort difficile en plaisanteries.

Quels talens ne faudrait-il point pour bien faire un tel ouvrage ! Qu'il serait aisé de franchir ces bornes ! . . . Et , si on les franchit , on fera sûr de déplaire aux connaisseurs.

Ici , par exemple , on a droit de reprocher à M. l'abbé de Crillon que sans cesse il exagere.

Les philosophes auront même le droit de lui faire un reproche bien plus sérieux ; c'est qu'il leur prête , non - seulement des ridicules , mais des pensées qui ne sont pas les leurs.

Il termine son premier volume par une espece d'abrégé de leur doctrine , qui est , selon lui , l'esprit de leur philosophie , que sûrement ils défavoueront. Il dira qu'il est tiré de leurs propres ouvrages , & qu'il n'a fait que rassembler en un corps ce qu'il a trouvé dispersé. Ils répondront que , parmi les livres dont il fait usage , il y en a qu'ils n'approuvent point eux-mêmes ; que d'ailleurs ces phrases de différens livres cousues les unes aux autres selon qu'il convient au citateur , ces morceaux déplaqués , isolés , hors de leur place , ne tenant plus à ce qui précède & à ce qui suit , n'offrent plus le même sens. Et ils auront raison.

Souvent on a pu leur reprocher des infidélités de ce genre : souvent aussi on leur a donné sujet de s'en plaindre.

Iliacos intra muros peccatur & extra.

Quelques zélateurs vont me croire du parti des philosophes : ils se tromperont. Mais comme il s'est trouvé des incrédules modérés , qui ont désapprouvé l'indécent acharnement avec lequel quelques - uns des leurs attaquaient la religion , il est aussi (& à combien plus forte raison !) des croyans qui exigent la plus exemplaire modération de tout défenseur de la foi.

A tout ce que je viens de dire contre ce genre d'ouvrages , ajoutons encore une considération purement littéraire : c'est que , tôt ou tard , il faut bien en venir à discuter , à raisonner , à réfuter. Et tout cela n'en est que plus ennuyeux à la suite d'une sorte de roman : le contraste est trop saillant. Que diriez-vous , si vous trouviez un traité de morale dans Grandisson ? Si vous croyez que le roman le fît lire , vous vous trompez. Pour faire lire des élémens de géométrie , les mettra - t - on dans un roman , comme l'auteur du *Nouvel Abeilard* a inséré dans le sien un cours de physique , que tous ses lecteurs ont grand soin de sauter ?

Je ne fais ; mais il me semble qu'il vaut mieux qu'on sache ce qu'est un ouvrage , & qu'il ne faut pas confondre les genres. Qu'un roman soit tout simplement un roman , & qu'un ouvrage de raisonnement soit un ouvrage de raisonnement.

— *Quod fit , esse velit , nihilque malit. . .*

Denique , sit quodvis , simplex duntaxat & unum.

Entre tous les ouvrages où l'on n'a pas voulu suivre cette règle , je n'en connais pas un seul qui ait vécu. On a voulu mettre en dialogues la géographie , l'histoire naturelle , les élémens de la musique : tout cela n'a pas réussi ; il a toujours fallu en revenir aux livres purement élémentaires.

De même on lira Abbadie & Pascal , quand on ne lira plus ni la *Confidence philosophique* d'un de nos plus ingénieux compatriotes , ni les *Mémoires philosophiques du baron de ****.

Je répète , en finissant cette critique , qu'elle ne tombe point sur l'auteur qui est certainement homme d'esprit. Dans la très - succincte analyse que j'ai faite de son livre , j'ai conservé quelques - unes de ses phrases (a) que mes lecteurs auront dû trouver ingénieuses. Rapportons - en encore quelques traits.

Lorsque le jeune baron aborde pour la première fois son philosophe , il s'annonce comme un étranger. « Jeune homme ! répond le Platon moderne , apprenez que je ne connais point d'étrangers parmi mes semblables : l'univers est ma patrie. »

Ils vont à la comédie. Le philosophe déplore le malheur de Corneille & de Racine , qui , n'ayant pas vécu dans un siècle éclairé , ne se sont pas avisés de faire des drames. « Quel dommage ! Leurs ouvrages , autrement pensés , auraient fini par être utiles. »

(a) Je les ai distinguées par des caractères italiques.

Demande-t-on à ce sage pourquoi les chefs de la secte ne se tuent point ? Il n'est embarrassé qu'un instant & trouve bientôt la solution de ce problème. « Ceux qui vous enseignent à mépriser la vie , ont aussi plus de force pour supporter les maux qui accablent les hommes ordinaires. Eh ! que deviendraient ces faibles hommes , ajoute - t - il avec enthousiasme , s'ils n'avaient des maîtres qui leur apprirent à mourir ? » C'est-à-dire , qu'ils ont la complaisance héroïque de vivre aussi long-tems qu'ils le peuvent , pour ne pas laisser le monde orphelin. Car ils ne ressemblent pas à cette servante , à qui M. l'abbé de Crillon fait dire naïvement qu'elle *n'a pas assez d'esprit* pour vouloir se tuer.

Les femmes , chez qui se tient l'académie philosophique , qui contribuent à la propagation de la secte & en reçoivent à leur tour un *brevet d'illustration* , ne sont point oubliées. « Ce sont , dit le philosophe , des femmes comme il nous en faut. » Le baron s' imagine bonnement que c'est parce qu'elles ont infiniment d'esprit. Erreur. « Non : mais nous leur persuadons qu'elles en ont beaucoup ; & dans le fond , comme nous sommes toujours d'accord avec elles , cela revient au même . . . Nous leur faisons part de notre célébrité ; & , par un retour bien juste , elles partagent leur fortune avec nous. Plusieurs des nôtres ont fait des livres uniquement pour en célébrer quelques - unes ; & si les ouvrages de ces philosophes

avaient pu vivre , elles eussent été immortelles. »

Si l'ouvrage entier était écrit sur ce ton , je ne fais s'il ferait fortune à Paris ; mais il plairait par - tout ailleurs. Les philosophes se fâcheraient peut-être , ou affecteraient un profond mépris pour ces plaisanteries , si du moins ils sont tels qu'on nous les dépeint ; mais le public serait satisfait.

Cette ironie légère qui , sans s'attacher à l'essentiel , sans déchirer cruellement , sans faire des blessures envenimées , se joue gaiement des ridicules , est presque sûre de plaire à tout spectateur impartial. Cela viendrait-il de ce qu'elle offre à notre malignité naturelle un aliment qui ne révolte pas trop notre bonté naturelle ? Serait-ce là précisément le degré d'affaïsonnement qu'il faut à la délicatesse de notre goût moral ?

Quoi qu'il en soit , il est certain qu'on aime assez à rire aux dépens de ces esprits altiers & dominateurs , qui nous dictent si fastueusement leurs leçons : les écoliers se divertissent volontiers entr'eux des petits ridicules de leurs maîtres. Mais encore une fois , il ne faut pas que cela passe la raillerie. C.



II. *Heptameron Français, ou les Nouvelles de Marguerite, reine de Navarre. A Berne, chez la nouvelle Société Typographique, 1780, gr. in-8°.*

JE viens à tard sans doute pour annoncer cette édition ; elle doit être écoulée : ce ne sont pas de semblables livres dont le débit embarrasse les libraires. Il faut pourtant en dire deux mots.

Il n'est, je pense, personne qui n'ait au moins entendu parler des *Cent nouvelles nouvelles*. L'Heptameron, dont il s'agit ici, ne les vaut pas ; il s'en faut de beaucoup qu'il y ait autant de vivacité, autant de feu : il a cependant aussi son mérite.

C'est un recueil d'historiettes galantes : il y en a de tristes, de gaies, de sérieuses, de morales & de licentieuses. C'est de quoi satisfaire tous les goûts.

Quel dommage qu'un livre, fait pour réunir tant de suffrages, fût écrit en vieux gaulois ! Quelle perte sur-tout pour la jeunesse ! Quel dommage qu'un livre, fait pour être lu, fût un bouquin, mal imprimé, sur du mauvais papier, en caractères désagréables !

On en a donc revu le style & retranché les longueurs, en conservant toutefois ces tournures naïves, que toute l'élégance du beau style moderne ne remplacerait pas. On en a fait une édition magnifique,

sur de très-beau papier , avec tout le luxe typographique requis : estampes bien faites & bien gravées à la tête de chaque histoire ; vignettes & fleurons allégoriques , qui font ingénieusement allusion au sujet de l'histoire ; rien ne manque de tout ce qui embellit & renchérit un livre. On dirait que cette édition est principalement destinée à l'usage des dames.

La seule chose qu'on pourrait y désirer , ce seroit plus de correction ; & il est assez vraisemblable que le plus grand nombre des acheteurs n'y regardera pas de si près.

Du reste , cette édition fait assurément honneur , non-seulement à la typographie , mais encore au bon goût de ceux à qui nous la devons.

A propos de l'ouvrage même , qu'on me permette une de mes digressions accoutumées.

Il peut paraître étrange que Marguerite de Navarre , princesse sage & religieuse autant que spirituelle , qui même a fait je ne sais quel livre de dévotion , se soit amusée à écrire des aventures dans le goût des contes de Boccace.

Le début de l'Heptameron est bien plus étrange encore. Une compagnie de personnes des deux sexes , retenues dans un lieu solitaire par un débordement d'eaux , tient conseil sur les moyens d'y passer le tems agréablement. Madame Oyfile , (ce nom - là n'est pas à la moderne) doyenne & présidente de la joyeuse assemblée , observe dévotement qu'il n'y

a de vrai & solide plaisir qu'en la grace de Jésus-Christ & en l'amour divin qui s'entretient & s'accroît par la priere , par la lecture de la parole de Dieu , & par les exercices religieux. On est tout étonné de trouver là un beau sermon d'une page , qu'elle fait sur ce texte , assez mal-à-propos , si l'on veut , mais de la meilleure foi du monde.

Amans & maîtresses , femmes infidelles à leurs maris , hommes libertins , chacun se range avec édification à l'avis de la bonne dame Oyffille. Ainsi le résultat de la conférence est , qu'après avoir fait chacun leur dévotion en particulier , après avoir tous entendu la messe , on se rassemblera le soir pour égayer un peu ces graves plaisirs en se faisant les uns aux autres les meilleurs contes qu'on saura : voilà une journée plaisamment distribuée ! Lecteur du dix-huitième siècle , qu'en dites-vous ? que vous semble du genre de récréation que choisissent de si saints personnages ? que pensez-vous de cette bizarre association d'une piété exacte avec des propos libres ? Vous serez sans doute moins dévots & plus décens. . . Soit ! mais voyez au moins combien paraissait innocente , même aux gens les plus religieux , cette indécence qui vous choque.

Les éditeurs observent très-bien que dans les anciens tems rien n'était plus ordinaire que d'être licentieux dans ses écrits & sévère dans ses mœurs. Un poète se plaignait alors de l'injustice de ceux à qui ses vers don-

Janvier 1781.

B

naient mauvaise opinion de lui, il leur répondait :

Ma muse est libertine , & ma vie exemplaire.

Ainsi pensa presque toute l'antiquité. Les productions de ce genre plaisaient aux hommes les plus graves ; les Cicérons , les Plines en étaient enchantés ; on ne les envisageait que comme un jeu d'esprit. . . Au reste , il faut tout dire : les livres n'étaient pas alors entre les mains de tout le monde ; ils n'étaient pas lus par les femmes , ni par les jeunes gens : ce n'était donc qu'une affaire de littérature. Aujourd'hui elle est du ressort de la morale.

Eh ! que parlé-je de morale ? c'est de bon ton qu'il s'agit ici. A la cour de François premier , c'était le bon ton d'être licentieux dans ses discours : les gens qui savaient vivre l'étaient ; les femmes d'esprit , comme la reine de Navarre , l'étaient ; chacun avait lu , savait par cœur , citait son Bocace. Aujourd'hui le bon ton a changé ; la réserve est à la mode ; la décence est respectée par les gens qui savent vivre. Tant mieux ; cette mode est préférable à l'autre : mais enfin , c'est une mode.

Quant à la religion , je suis fâché de le dire , mais malheureusement elle suit presque toujours la mode ; il n'y a guère que quelques misanthropes qui s'avisent de trouver contraire à la religion ce que l'usage autorise.

Mais saint Paul a dit quelque part : *Qu'il ne sorte de votre bouche aucune parole deshonnête. . .* Oui : mais

Bocace était beaucoup lu , & saint Paul ne l'était guere.

Encore une observation sur cet ancien ton d'indécence : c'est que le mot d'*indécence* ne lui convient point exactement. Il y a je ne fais quelle bonhomie , je ne fais quelle naïveté , qui le distingue si fort du ton des écrits licentieux de nos jours , que la même épithete ne saurait s'appliquer avec justesse à l'un & à l'autre.

Un écrivain veut - il aujourd'hui être licentieux ? c'est avec étude , avec recherche , avec finesse : il fait entendre , il insinue , il aiguise sa pensée , il la couvre à demi d'une gaze transparente qui irrite l'imagination. Il n'y a pas un des contes de la reine de Navarre que Voltaire n'eût rendu dix fois plus piquant , dix fois plus attrayant pour les amateurs.

Or je vous laisse à juger laquelle des deux méthodes est la plus indécente ; ou celle qui , représentant tout simplement & avec une gaieté franche la chose telle qu'elle est , ne met point en jeu l'imagination ; ou celle qui vous laisse adroitement le plaisir d'apercevoir à la dérobée & de deviner en partie ce qu'elle semble vouloir vous cacher , qui , sous l'extérieur ou de la modestie ou de l'enjouement , cherche à vous séduire avec plus d'avantage. Tout ceci ne vous rappelle-t-il point le petit manège de coquetterie de la Galatée de Virgile ? Elle fait une agacerie à son berger , & s'enfuit vers le bosquet de saules pour s'y cacher ; mais elle se retourne pour voir si elle est poursuivie. . .

Lasciva puella !

C.

B ij

III. *Œuvres de JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Edition complete : premiere & seconde livraison , en huit volumes in - 8° , contenant la Nouvelle Héloïse & Emile , avec les additions. Geneve , 1780.*

A l'occasion d'un éloge de Voltaire , (a) j'ai dit à mes lecteurs ce que je pensais de lui. Je voulais de même , à l'occasion de cette édition nouvelle , dire mon avis sur J. J. Rousseau. Mais j'y ai trouvé plus de difficultés : il m'est bien plus aisé de l'admirer que de l'apprécier.

Je n'y renonce pourtant point encore. Seulement aurai-je besoin de relire ses ouvrages avec réflexion , & en attendant je dirai en peu de mots ce que je pense des additions.

Elles sont en petit nombre dans ces huit volumes. Quelques légères corrections peut-être , quatre ou cinq notes ajoutées à l'Emile contre M. Formey , les aventures de milord Edouard en très-peu de pages , le commencement d'une continuation d'Emile ; voilà jusqu'ici tout ce qu'il y a de nouveau.

Mais je ne fais comment il était arrivé que dans quelques éditions de l'Héloïse [celle de Fauche est du nombre] on avait retranché plusieurs notes intéressantes & dignes de Rousseau : on comprend qu'elles se retrouvent toutes ici.

(a) Voyez le Journal de juillet 1780.

Quant aux additions même , je ne saurais dire qu'elles soient fort intéressantes : elles n'ont guere d'autre mérite que celui d'être de Rousseau , de compléter la collection de ses œuvres ; car d'un auteur comme lui on veut tout avoir. C'est bien le cas d'appliquer ce vers si connu :

Parnassia laurus

Parva , sub ingenti matris se subjicit umbra. (a)

Quiconque avait lu la Nouvelle Héloïse , aimait le généreux Edouard , & était curieux de savoir ses aventures. Après les avoir lues , le lecteur surpris , j'ai presque dit déconcerté , s'étonne sans admirer , & se dit : « n'était-ce donc que cela ? »

Je n'y ai trouvé qu'une phrase à mon gré ; c'est la dernière. « Aveugles que nous sommes , nous passons tous la vie à courir après des chimères. Eh ! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes , il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux ? »

Les folies du juste ! s'écriera peut-être quelque grave personnage , fort scandalisé de cette expression. . .

Oui , sans doute , *les folies du juste* : eh ! pourquoi n'en ferait-il jamais ? Parce qu'on est juste , n'est-on plus homme ? & le juste n'a-t-il pas aussi ses chimeres qui ne sont que pour lui , *ses folies* , dont vous vous moquez ? Mais au moins les siennes *le rendent* - elles

(a) Faibles rejetons d'un laurier superbe , sous le vaste ombrage duquel ils trouvent un abri.

heureux, ce que les vôtres ne font pas. S'il est trompé, il est mieux trompé.

Mieux vaudrait pourtant ne point avoir de ces folies. . . Ames de glace ! en êtes-vous bien sûres ? *Ceux qui ne font point de folies*, disait la Rochefoucault, si je m'en souviens bien, *ne sont pas si sages qu'on croit*.

Il faudrait n'être vertueux que bien à point, pour ne jamais paraître fou.

Cette pensée est donc aussi profondément vraie qu'elle est sublime & touchante.

Et que dirons-nous de la suite d'Emile ? Ce qu'en ont dit les auteurs du Journal Encyclopédique, qui, selon moi, en ont très-bien jugé : que c'est en général fort peu de chose ; qu'on y retrouve très-rarement les pensées fermes & le style harmonieux & énergique de Rousseau ; qu'il y a des longueurs impatientantes, des raisonnemens entortillés, qui ne sont assez souvent que des jeux de mots, des idées tournées & retournées sous toutes les faces, au point qu'elles en deviennent à la fin fastidieuses ; que c'est un roman sans vraisemblance ; qu'en un mot il ne nous paraît point si fort à regretter que ce morceau soit resté imparfait. Peut-être même est-ce parce que l'auteur en a jugé ainsi, qu'il s'en est tenu à cette ébauche, & n'a jamais repris ce travail.

Et quæ

Desperat tractata nitefcere posse, relinquit.

Les éditeurs ne pensent pas comme nous ; ils jugent tout autrement de ce fragment ; & selon eux , *le tableau qu'il présente est empreint du génie de son sublime auteur.* Mais en pareil cas , un journaliste est pour l'ordinaire plus à croire qu'un éditeur.

C'était , nous en convenons , une idée sublime que celle de mettre Emile aux prises avec l'infortune , afin de faire voir que , par une suite naturelle de son éducation , il trouvait en soi des ressources toujours prêtes pour tous les cas. Rien de mieux conçu. Mais on voit aisément aussi que ce plan ne pouvait s'exécuter sans entasser aventures sur aventures : & Rousseau avait déjà commencé à l'exécuter ainsi.

Pour faire diversion à des chagrins domestiques , Emile conduit Sophie à Paris. Insensiblement la dissipation produit son effet ordinaire , & relâche le lien de la concorde ; ces époux si tendres , ces amans mariés , ne sont plus que des époux vulgaires. Je ne fais quel voisin devient amoureux de Sophie , & n'ayant pu la séduire , a recours , pour satisfaire sa passion , à l'infame artifice de Lovelace. Sophie devient enceinte , & le déclare à Emile. Il la croit infidelle , & le voilà désespéré.

Revenu à lui-même , il se met à réfléchir sur son cas : pardonnerez-t-il ? se vengera-t-il ? en prendra-t-il son parti comme un autre ? Sa délibération ne finit point ; il fait de longs raisonnemens pour & contre , dont aucun ne m'a paru fort concluant , & dont plusieurs m'ont semblé fort étranges ; la seule idée qui

ne lui vient point est d'approfondir la chose.

Il part donc; il quitte tout pour s'éloigner de Sophie; il va courir le monde, en travaillant de *ses métiers*, [car il en a plusieurs] & rien ne lui manque.

Il s'embarque pour l'Italie. Le patron du vaisseau est un renégat qui trahit son équipage & le livre à des corsaires d'Alger. Emile en fait aussi-tôt justice, & lui tranche lestement la tête. Savait-il donc aussi ce métier - là ?

Le voilà donc esclave, & il en prend très-bien son parti. Peu s'en faut même qu'à force de sophismes il ne vienne à bout de se persuader que l'esclavage est un bien pour lui.

On comprend que l'esclavage est au moins plus facile à supporter pour lui que pour un autre. Et à l'instant où on l'excede de travail, il refuse absolument d'obéir. Sa tranquille fermeté est à l'épreuve de tout: elle étonne son maître; & d'esclave qu'il était, on le fait chef d'esclaves. Ici finit le fragment.

Tout cela est déjà, comme on voit, assez romanesque; & la fuite, s'il faut en croire des personnes qui prétendent être bien instruites, l'eût été bien davantage encore. C'est beaucoup dire.

Une remarque en passant. La grande, l'unique objection d'une certaine classe de lecteurs contre ce plan, c'est qu'ils ne sauraient digérer que Sophie y paraisse infidelle à son mari. « Pour moi, me disait une femme qui raisonnait là-dessus, on ne me fera jamais croire

qu'elle l'ait été. » Peu de gens sont aussi naïfs ; mais il y en a plus qu'on ne pense qui sont tout aussi peu raisonnables.

Emile & Sophie sont devenus pour eux des personnages réels ; ils s'en sont emparés ; ils ne veulent plus souffrir que l'auteur les fasse agir autrement que selon l'idée qu'il leur a plu de s'en former.

Cette manière de juger , toute absurde qu'elle paraît , est , je le répète , assez commune. Parlez à bien des femmes qui se mêlent de jaser littérature , d'une pièce de théâtre , d'un roman , & vous verrez que c'est ainsi qu'elles en jugent. Elles aimeraient fort l'Héloïse , si Volmar se convertissait ; Clarice , si Lovelace était moins scélérat ; Verther , s'il ne se tuait pas.

Pensez - y : ne ferait - ce point à ce déraisonnement que nous sommes redevables de l'invention des drames ? C'est là qu'on trouve toujours des caractères à souhait , auxquels il ne manque rien , & qui semblent faits tout exprès pour des lecteurs de ce genre. Rhamiste est trop méchant , Mahomet trop scélérat , Hermione trop emportée , Polyeucte trop enthousiaste : il leur faut des Dorval & des Cénie. Ils vous diront avec transport : « O la belle pièce ! qu'il y a de charmans caractères ! »

Or maintenant , veillez , graves auteurs !
 Mordez vos doigts , ramez comme corsaires ,
 Pour mériter de pareils protecteurs ,
 Ou pour trouver de pareils adversaires.

Le lecteur , accoutumé à mes digressions , voudra bien , j'espere , me passer encore celle-ci.

Je reviens à la suite d'Emile. J'ai dit qu'on y reconnaît rarement le génie & le style de Rousseau. Mais il y a cependant des morceaux bien dignes de lui. Tel est sur-tout à mon gré le morceau suivant , où Emile rend compte du changement que produisirent en lui le séjour & la dissipation de la capitale. Quoiqu'assez long , je le rapporterai en entier ; la morale en est trop utile , & c'est une peinture trop fidelle de ce qui arrive tous les jours , pour que je veuille en retrancher un mot.

« Quel changement produisit en moi ma complaisance pour des liaisons trop aimables , que l'habitude commençait à tourner en amitié ! Comment l'exemple & l'imitation , contre lesquels vous aviez si bien armé mon cœur , [c'est à son ancien gouverneur qu'Emile écrit] l'amenerent-ils insensiblement à ces goûts frivoles , que , plus jeune , j'avais su dédaigner ! ... Usé peu à peu sur tous ces amusemens , mon cœur perdait insensiblement son premier ressort , & devenait incapable de chaleur & de force. J'errais avec inquiétude d'un plaisir à l'autre ; je recherchais tout , & je m'en-nuyais de tout ; je ne me plaisais qu'où je n'étais pas , & m'étourdissais pour m'amuser. Je sentais une révolution dont je ne voulais point me convaincre ; je ne me laissais pas le tems de rentrer en moi , crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étaient

relâchés , toutes mes affections s'étaient attiedies : j'avais mis un jargon de sentiment & de morale à la place de la réalité. . . Je n'avais plus de votre Emile que le nom & quelques discours. Ma franchise , ma liberté , mes plaisirs , mes devoirs , vous , mon fils , Sophie elle-même ; tout ce qui jadis animait , élevait mon esprit & faisait la plénitude de mon existence , en se détachant peu à peu de moi , semblait m'en détacher moi-même , & ne laissait plus dans mon ame affaîlée qu'un sentiment importun de vuide & d'anéantissement. »

Il n'y a rien là de bien neuf , ni de bien éloquent , si l'on veut ; mais je ne crois pas que jamais on ait aussi bien décrit & circonstancié cet état de dégradation morale , cette langueur d'une vertu sur son déclin. Ce qui fait le prix de ce tableau , c'est l'exactitude & la correction du dessin , c'est l'expression vraie des détails , & non pas la vivacité du coloris.

Il en est de même de ce que dit Emile pour rendre raison du changement qui se fit dans l'affection mutuelle que Sophie & lui avoient l'un pour l'autre. Il en accuse sur-tout un voisin & sa femme , qui vivoient ensemble comme beaucoup de gens mariés.

« Leur conduite extérieure était régulière & décente ; mais leurs maximes auraient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venait moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. . . . Nos sentimens , disoient-ils ,

ne dépendent pas de nous ; mais nos procédés en dépendent ; chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. »

Avec ces principes commodes & contagieux , à l'aide desquels le vice contrefait à si peu de frais la vertu , l'on fait aisément des prosélytes. « Morale du monde ! s'écrie douloureusement Emile : morale du monde ! pièges du vice & de l'exemple ! trahisons d'une fausse amitié ! inconstance & faiblesse humaine ! qui de nous est à votre épreuve ? »

Il remarque avec bien de la raison qu'on n'est point assez en garde contre cette séduction , dont il est si difficile de se préserver absolument , pour peu qu'on vive dans le monde. J'aime d'autant plus ce qu'il dit à cet égard , que presque toujours c'est ainsi qu'on se corrompt ; c'est ainsi que , se tenant couvert de l'ombre de la bienfaisance , le vice adroit & insinuant se glisse au fond d'un cœur honnête , & s'y établit à la place de la vertu.

« Ce système ainsi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne fait pas combien les épanchemens de l'amitié font passer de choses qui révolteroient sans elle ; on ne fait pas combien une philosophie si bien adaptée aux vices du cœur humain , une philosophie qui n'offre , au lieu des sentimens qu'on n'est plus maître d'avoir , au lieu du devoir caché qui tourmente & qui ne profite à personne , que soins , procédés , bienfaisances , attentions ,

que franchise , liberté , sincérité , confiance ; on ne fait pas , dis-je , combien tout ce qui maintient l'union entre les personnes quand les cœurs ne sont plus unis , a d'attrait pour les meilleurs naturels , & devient séduisant sous le masque de la sagesse. La raison même aurait peine à se défendre , si la conscience ne venoit au secours. »

Je crois cette observation neuve , & cela n'est pas surprenant , puisque la vaine morale qui en est l'objet est une invention de notre siècle , & bien digne de lui. (a) Quoi qu'il en soit , c'est une observation fort importante que celle de Rousseau ; & elle prouve , si je ne me trompe , qu'il connoissoit à fond le cœur humain. Cette réflexion , généralisée & approfondie , vaut seule un traité de morale.

D'ailleurs , ce morceau est bien écrit : cette expression sur - tout , *le devoir caché qui tourmente & ne profite à personne* , est tout - à - fait dans l'ancienne manière de Rousseau.

Et qu'est - ce qui avoit préparé l'ame d'Emile & de Sophie à ces leçons d'une morale hypocrite ? C'étoit la dissipation où ils vivaient. Cela est encore parfaitement bien vu : la dissipation est le précurseur

(a) L'hypocrisie religieuse a passé de mode ; le jeu n'en vaut plus la chandelle. Mais ce siècle n'est-il pas celui de l'hypocrisie morale ? Nos usages , nos bienfaisances , nos mœurs sont déjà hypocrites , & nos principes nous font un devoir de l'être.

ordinaire de quelque vice ; l'ame , dont elle a relâché , détendu les ressorts , est ainsi préparée à les recevoir tous : une fois plongée dans ce fleuve d'amusemens , elle perd le souvenir de ses devoirs , & devient invulnérable aux remords. Son onde fatale , puisque j'ai commencé à parler en poète , réunit les propriétés du Styx & du Léthé.

Mais plutôt que de faire ici des phrases , copions encore quelques lignes de Rousseau.

« Sophie consolée , ou plutôt distraite par son amie & par les sociétés où elle l'entraînait , n'avait plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite... Déjà elle apprenait à se passer de son fils : moi-même je n'étais plus son Emile , je n'étais que son mari... Long-tems nos coteries furent les mêmes ; elles changerent insensiblement... Nous n'étions plus un , nous étions deux : le ton du monde nous avait divisés , & nos cœurs ne se rapprochaient plus. »

Voilà donc les degrés par lesquels on descend au vice : hélas !

Facilis descensus averni :

Sed revocare gradum ! . . .

Au reste , si quelqu'un par hasard allait ici s'aviser de me trouver un ennuyeux dissertateur , je pourrais bien prendre le ton de Rousseau , & lui répondre fièrement : « ce n'est pas pour vous que j'écris ; pour-quoi me lisez-vous ? »

Citons encore un morceau de la suite d'Emile :

c'est celui où, convaincu de l'infidélité de Sophie, il a pris le parti de la fuite. « Mais où fuir ? Eh ! qu'y a-t-il de plus indifférent ? Le sage vit au jour la journée, & trouve tous ses devoirs quotidiens autour de lui. . . . Ne nous portons point en avant de notre existence. » Voilà de ces expressions pleines de force & de justesse dans leur simplicité, qu'on aimait tant à trouver dans Emile, & dont l'heureux emploi est peut-être le caractère le plus distinctif du style de Rousseau.

Emile se met donc en route sans savoir où il ira ; « sans valet, sans argent, sans équipage, mais sans desirs & sans soins. » La remarque par laquelle il commence son récit, me paraît intéressante.

« J'ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'est jamais d'aller à une journée du lieu où l'on est ; & pourquoi vouloir faire plus, si de journée en journée on peut aller au bout du monde ? Mais en comparant les extrêmes, on s'effarouche de l'intervalle ; il semble qu'on doive le franchir tout d'un faut ; au lieu qu'en le prenant par parties, on ne fait que des promenades, & l'on arrive. (a) Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs usages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de

(a) Il en est de même du voyage de la vie. C'est parce que *le sage vit au jour la journée*, c'est parce qu'il *prend le tems par parties*, qu'il ne le trouve jamais long.

tous leurs besoins factices , ont , pour ainsi dire , une atmosphère qui les sépare des lieux où ils sont , comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un Français voudrait porter avec lui toute la France . . . & ne saurait dormir aux Indes , si son lit n'est fait tout comme à Paris. Pour moi . . . borné pour tout projet à celui que j'exécutais , je suivais le même air de vent pour toute règle ; je marchais tantôt vite & tantôt lentement , selon ma commodité , ma santé , mon humeur , mes forces. Pourvu , non avec moi , mais en moi , de plus de ressources que je n'en avais besoin pour vivre , je n'étais embarrassé , ni de ma voiture , ni de ma subsistance ; je ne craignais point les voleurs ; ma bourse & mon passe-port étaient dans mes bras ; mon vêtement formait toute ma garde-robe ; il était commode & bon pour un ouvrier ; je le renouvelais sans peine à mesure qu'il s'usait.

Si je tombais malade , accident bien rare à un homme de mon tempérament , qui ne fait excès , ni d'alimens , ni de soucis , ni de travail , ni de repos , je restais coi , sans me tourmenter de guérir , ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne , reste en place , & guérit ou meurt ; je faisais de même , & je m'en trouvais bien. Si je me fusse inquiété de mon état , si j'eusse importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes , ils se seraient ennuyés de moi ; j'eusse inspiré moins d'intérêt & d'empressement que n'en donnait ma patience. Voyant que je n'inquiétais

quiétais personne , que je ne me lamentais point , on me prévenait par des soins qu'on m'eût refusés peut-être , si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres , plus on les dispose au refus ; ils aiment agir librement ; & quand ils font tant que d'être bons , ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait , c'est y acquérir une espece de droit ; l'accorder est presque un devoir : & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette. »

Si la fuite d'Emile étoit écrite & pensée d'un bout à l'autre comme ce que j'en ai rapporté , on aurait regret que ce ne fût qu'un fragment ; mais voilà presque tout ce qu'il y a de bon sur cent pages.

Joignez-y , si vous voulez , la réponse d'Emile à un de ses compagnons d'esclavage , qui se vantait fièrement à lui de savoir mourir. « Monsieur , lui dis-je , il vaudrait encore mieux savoir vivre. » Je crois avoir déjà vu ce mot plein de sens ; il ne m'est pas nouveau.

Qu'il me soit permis maintenant d'ajouter quelques mots sur l'exécution typographique de cette édition.

Elle n'a pas rempli l'attente des souscripteurs. Le papier n'en est pas beau , ni l'impression nette , ni la correction extrême : elle n'a aucune élégance. . . . Où est Marc Michel Rey ? Ses éditions des divers ouvrages de Rousseau répondaient au mérite de l'auteur.

Janvier 1781.

C

Celle-ci, diront les éditeurs de Geneve, est moins chere. Soit : il semble pourtant que pour trois livres de France par volume , on pouvait faire quelque chose de mieux. L'in-12, qui coûte près des deux tiers moins, est pour le moins aussi agréable.

On blâme les contrefacteurs, on les injurie, on les traite de voleurs. Mais après tout, quand un honnête souscripteur, qui a consciencieusement souscrit à l'édition originale, a pour prix de ses scrupules l'honneur de payer cinquante francs au légitime distributeur ce qu'il aurait payé vingt francs à un autre libraire, veut-on qu'il s'applaudisse fort de son marché ? A-t-il beaucoup à se louer de ce monopole typographique ? Injustice pour injustice, j'aime mieux celle dont je ne souffre pas ; & si les éditeurs veulent avoir droit de se plaindre des contrefacteurs, il ne faut pas qu'ils écorchent leurs souscripteurs.

Voilà ce que pense le public : il fut un temps où je n'étais pas de son avis ; mais je vois bien que j'avais tort.

Je ne parle au reste ici que de l'*octavo* ; je n'ai pas même vu le *quarto* ; mais, fût-il magnifique, je ne m'en plaindrais, pas moins.

C'est une coutume très-peu charitable de MM. les éditeurs de donner tous leurs soins au *quarto*, & de négliger beaucoup l'*octavo*. L'*octavo* est pourtant l'édition des littérateurs, l'édition qu'on lit, qu'on a sur sa table, qu'on porte avec soi ; tandis que le *quarto*,

fait pour la représentation plus que pour l'usage , est placé en parade sur les tablettes de quelques bibliothèques fastueuses , dont les possesseurs ne l'ouvrent guere que pour le faire voir à des curieux. Là , tranquille , propre , bien relié , bien choyé , il ne se gâte , ni ne s'use ; il n'a d'ennemis que les rats , les vers , la poussière & l'humidité. Pour l'*octavo* , sa devise est : *Terar , dum profim*. Je voudrais donc qu'il fût un peu plus soigné : en plaidant sa cause , je plaide celle de presque tous les gens de lettres. C.



IV. *Réflexions impartiales sur les Eloges de VOLTAIRE, qui ont concouru pour le prix de l'académie française, en l'année 1779, par M. DE LAUS DE BOISSY, avec cette épigraphe : Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebō. A Paris, chez Valleyre l'aîné, imprimeur-libraire, rue de la Vieille-Bouclerie, 1780.*

LA critique est aisée, & l'art est difficile, nous répète-t-on tous les jours ; pourquoi donc voyons-nous beaucoup d'ouvrages estimables, & si peu de bonnes critiques ? L'esprit de parti étoufferait-il le goût, ou le talent dédaignerait-il une route trop souvent battue par la médiocrité ? De ces deux causes, quelle que soit la véritable, le fussent-elles toutes les deux, un bon ouvrage de critique, pour être aujourd'hui plus rare, n'en est que plus précieux. Il est bien doux pour nous, coopérateurs d'un Journal voué dès sa naissance à la plus stricte impartialité, de rendre compte tout à la fois, & de prendre exemple de l'ouvrage de M. de Laus de Boissy. Nous osons, sans craindre d'être démentis, avancer que les *Réflexions impartiales* justifieront leur titre auprès de tous les lecteurs. M. de Laus de Boissy s'est vu forcé, dans le nombre des pièces qu'il analyse, de juger également

& ses ennemis & son ami [M. le chevalier de Cubieres] ; il a parlé des premiers sans fiel ; & s'il a vu peut-être les défauts du second des yeux de l'amitié ,

Pour en blâmer l'effet, la cause en est trop belle.

Après un court préambule sur Voltaire , qui fait regretter que M. de Laus de Boissy n'ait pas aussi jeté quelques fleurs sur la cendre de ce grand homme , il s'étonne que l'antiquité ne nous offre guere dans le genre du panégyrique que celui de Trajan : il semble en chercher la raison , elle n'était pas loin. S'il y eût eu chez les Grecs & chez les Romains seulement une douzaine d'académies , Sophocle , Euripide , Lucrece & Virgile ne seraient point parvenus jusqu'à nous , avec leurs beaux vers , pour seul titre aux hommages de la postérité.

De là M. de Laus de Boissy revient aux divers champions qui ont soutenu dans la lice académique de 1779 la cause de Voltaire. Il laisse passer sans trop d'examen le vainqueur inconnu ; soit qu'il ait pénétré le sens de sa devise , *nec quisquam Ajacem possit superare nisi Ajax* , soit qu'il ait voulu , en ne le jugeant pas , éviter de le juger un peu trop sévèrement. Nous imiterons sa discrétion.

Après le chevalier anonyme , à qui les juges du camp ont décerné la victoire , paraît l'écuyer très-connu , auquel ils en ont adjugé par défaut le signe représentatif , M. André de Murville. Le critique loue

les trente derniers vers de son ouvrage , qui méritaient de l'être , & relève les défauts de l'ouvrage entier adressé à Voltaire , que le distrait auteur perd souvent de vue , & qu'il n'entretient que de choses que Voltaire savait aussi bien que M. de Murville : défauts , comme l'observe judicieusement M. de Laus de Boissy , communs à tous nos faiseurs d'épîtres aux morts.

Avant & après M. de Murville , l'auteur des *Réflexions* passe en revue le vulgaire des combattans , MM. Doigni & Aude , dont le premier a écrit sur son écu le titre fastueux de *Citoyen de l'univers* , quoiqu'il n'ait encore le droit de bourgeoisie qu'au Mans , & le second le titre plus modeste d'*Habitant de Ferney* ; enfin , MM. Geoffroi , Pastoret & Deslins , qui ont écrit tout uniment *Deslins , Pastoret & Geoffroi*. Le critique veut absolument *voir le poulx* (a) du *Citoyen de l'univers* , & nous sommes un peu de son avis , quoiqu'il y ait quelques beaux vers dans cet ouvrage. En général , nous ne saurions trop répéter aux jeunes poètes qu'il est facile de bien tourner quelques vers , mais qu'il y a loin de quelques vers bien tournés à un bon ouvrage. Point de plan , quelques détails heureux , voilà le défaut & le mérite communs de MM. Deslins , Pastoret , &c. Cette réflexion est de M. de Laus de Boissy & l'analyse des pièces qu'il cite suffit pour la justifier. Ici , *c'est le monstre de l'art poé-*

(a) Allusion à la page 17 de ce judicieux ouvrage.

rique d'Horace ; ce qui est au commencement pourrait être tout aussi bien à la fin. Là , c'est la VÉRITÉ qui , remplaçant assez mal les riantes fictions de l'antiquité , prend M. Desflins par la main , & le conduit dans son divin séjour , tandis que la VÉRITÉ , comme chacun sait , habite au fond d'un puits ; & Virgile , Homere , Ovide , ces apôtres du mensonge , ce troupeau d'écrivains , selon l'expression de M. Desflins , se trouvent là on ne sait trop comment , &c. &c.

L'auteur des *Réflexions* , dans cette condamnation générale , excepte pourtant la *Lettre d'un vieillard de Ferney* à l'académie , par M. Aude. Nous nous joignons à M. de Laus de Boissy , pour encourager ce jeune poète dont l'ouvrage annonce de la chaleur & de la sensibilité : mérite , ajoute le critique , qui se trouve rarement dans les autres. . . Il pouvait dire hardiment qui ne se trouve presque plus aujourd'hui.

L'expérience & sur-tout l'étude de Racine & de Despréaux feront connaître à M. Aude le prix d'un vers remis vingt fois sur le métier , & toujours plus facile à chaque métamorphose qu'il subit.

Désespérant sans doute de trouver dans les pieces du concours un éloge digne de Voltaire , M. de Laus de Boissy présente tour-à-tour à son lecteur les deux ouvrages de MM. de Chabanon & de Cubieres , que l'on ne s'attendait pas à rencontrer là , attendu qu'ils n'ont point concouru , mais qu'en les lisant on est charmé d'y rencontrer. Ici nous ne ferons pas tout-à-

fait de l'avis du critique. Nous trouverons l'idée de M. le chevalier de Cubieres moins heureuse, sa verification moins agréable que celle de M. de Chabanon. En un mot, si l'ouvrage du premier fourmille de traits charmans, nous croyons que celui de l'ingénieux académicien est l'éloge qu'eût avoué Voltaire.

Nous n'ajouterons rien à cette courte analyse des *Réflexions impartiales*. Charmés du goût, de la finesse, de l'honnêteté qui les caractérisent par-tout, nous ne pouvons que dire aux amis des lettres, *lisez*; aux juges des arts, *imités*.

L.



T H É A T R E S.

Réflexions sur l'état actuel de la comédie Française.

QUELQUES personnes trouveront peut-être singulier qu'on s'occupe de ce qui se passe à la comédie Française dans un Journal qui s'imprime à Neuchatel, & qui semble plutôt destiné pour la Suisse que pour la France. Mais on a cru devoir céder aux vives sollicitations d'une très-grande partie des souscripteurs, qui prévoyant que plus la critique est libre, plus elle est juste, ont pensé avec raison que la liberté de la presse, s'accordant avec celle d'écrire & de penser, il en résulterait des articles piquans & instructifs, même pour ceux qui ne sont pas à portée d'en vérifier l'objet.

Nous avons cru devoir céder à ces sollicitations, & avec d'autant plus d'empressement qu'elles s'accordent avec notre façon de penser : heureux de pouvoir donner au public & à nos lecteurs cette nouvelle marque de notre déférence, & du plaisir que nous aurons toujours à leur être agréables.

LE théâtre Français, ce colosse immense & fu-

perbe, respecté pendant un siècle, est à la veille de se voir détruit. Ainsi les édifices les plus magnifiques de l'ancienne Rome, ces monumens de la grandeur humaine qui avaient résisté aux outrages du tems & de la nature, devinrent la proie d'une poignée de barbares qui voulut les envahir. Tel est le sort de tous les établissemens.

Au premier génie de l'Europe a succédé Racine ; à celui-ci, Crébillon ; à Crébillon, M. de Voltaire ; à M. de Voltaire, personne.

Au Roscius Français a succédé Dufresne ; à Dufresne, Grandval ; à Grandval, le Kain ; à le Kain, personne.

Serait-il donc vrai que la nature, lasse de produire de grands hommes, voulût se reposer de ses efforts ; ou faut-il rechercher dans d'autres causes l'absence totale de talens, dont nous sommes menacés ? Le goût du public se ferait-il donc perdu avec les bons modèles ; & ne serait-il plus en état de former des comédiens, comme il a déjà perdu le droit de former des auteurs ? C'est ce que nous allons nous permettre d'examiner.

De bons juges peuvent seuls former de bons acteurs. C'est un principe incontestable en matière de goût. C'est par des éloges mérités & par des critiques sévères, que le talent se forme & parvient avec l'aide de la nature au degré où nous l'avons vu dans les grands hommes cités plus haut. La comédie est peut-

être le plus beau , mais sans contredit le plus difficile de tous les arts. C'est celui qui demande l'étude la plus approfondie du cœur humain , de ses nuances & de ses passions ; & plus l'art se rapproche de la nature , plus il atteint ce degré de perfection désespérante dont il n'a encore été permis à personne de donner l'exemple. Mais qui est - ce qui avertira le comédien laborieux de ses progrès ou de ses fautes , si le parterre faible ou tumultueux , ignorant ou gagé , ne prend soin de lui tracer la route du vrai & du beau ? Sera-ce les loges occupées par des gens plus favorisés des dons de la fortune que de ceux de l'esprit , ou par des femmes dont les jugemens les plus sages sont nuls en matière de goût ? Non , sans doute : le parterre seul a droit de juger les comédiens ; & si c'est la place la moins dispendieuse , c'est aussi celle où les gens d'esprit , ordinairement peu riches , peuvent le plus facilement aborder. Mais si ce parterre est corrompu , dégradé , avili , le théâtre penche vers sa ruine , & dans peu nous en verrons l'anéantissement total.

Que l'on rapproche l'état actuel des choses des principes que nous venons de poser , & la décadence de l'art ne sera plus un problème.

C'est au changement de quartier de la comédie Française qu'on doit rapporter l'époque de sa ruine. En effet , si l'on en excepte les talens déjà consommés lors de sa transplantation , quel comédien a formé

le public des Tuileries , ou plutôt quels germes n'a-t-il pas étouffés , soit par une indulgence ou une sévérité également déplacées ? Nous en voyons tous les jours de funestes exemples.

Placé au milieu d'un quartier peuplé de gens de goût & instruits par état , voisin de celui de l'université & du temple de la justice , le théâtre Français était en quelque sorte leur point de réunion ; & le café de Procope , leur école. Là , des disputes littéraires , des discussions savantes , des conversations instructives formaient les jeunes gens & leur apprenaient à juger. Une assemblée de vieillards respectables , qui , joignant l'expérience aux lumières , avaient le droit de prononcer sur les ouvrages & les acteurs , occupaient le centre d'un parterre tranquille & impartial ; & jamais on n'osait appeler des arrêts émanés de ce tribunal. Le plus petit soin , la plus petite recherche d'un comédien était payé par un applaudissement d'autant plus flatteur qu'il était mérité. On ne connaissait ni ces *bravo* , ni ces murmures tumultueux ; cris impuissans d'une troupe de gens sans éducation & sans honnêteté. Un coup de sifflet sec , auquel succédait le plus profond silence , avertissait le comédien de sa faute ; un claquement unique & général le payait de ses efforts , & devenant la récompense de son travail , était pour lui le plus puissant des véhicules ; on jugeait sans partialité ; on applaudissait avec connaissance ; on sifflait sans fureur. Si un

jeune homme étourdi s'avifait de vouloir exciter le tumulte , on lui imposait silence ; & la police était d'autant mieux faite que le public l'exerçait lui-même. Telle était la comédie Française dans le fauxbourg Saint-Germain. Voyons maintenant ce qu'elle est aux Tuileries.

Le goût du spectacle , qui était autrefois une habitude , est devenu aujourd'hui une nécessité. Ce qui n'était autrefois qu'une assemblée de gens éclairés qui venaient se délasser à la comédie des travaux du cabinet , est devenu le rendez-vous d'un tas de gens sans aveu , sans connaissances , sans politesse. Les trois spectacles ne pouvant suffire à l'affluence du public, on en a laissé établir sur les Boulevards , qui sont la honte & l'opprobre de la nation. C'est à de telles écoles que vont se former aujourd'hui les juges des productions du génie. Il n'est point étonnant que de pareils spectateurs aient porté le coup le plus funeste à l'art dramatique ; ils n'applaudissent que le bouffon qui leur rappelle les tréteaux qu'ils viennent de quitter, ou l'acteur tragique dont les poumons & la voix de Stentor les étourdissent & les arrachent à leur stupeur imbécille. La réputation de le Kain leur en imposait encore ; mais nous osons prédire que ce comédien sublime n'eût pas tardé à éprouver l'injustice du public , si la mort ne l'avait enlevé aux véritables amateurs de la tragédie.

De ce mélange inoui & tumultueux de gens qui

se rassemblent tous les jours au parterre de la comédie Française , que peut-il résulter ? Nous l'avons dit , la perte de l'art , & dans ceux qui produisent , & dans ceux qui exercent. Nous en voyons les tristes effets dans les ouvrages joués depuis 1770 sur la scène Française , & dans la plupart des comédiens reçus depuis cette époque. Un examen plus approfondi , & des pièces & des acteurs , pourrait révolter l'amour - propre très - irascible des auteurs & des comédiens. C'est pourquoi nous nous bornons à généraliser la thèse , sans vouloir en faire des applications qui fâcheraient d'autant plus qu'elles seraient plus vraies. *Nosce te ipsum.*

Un jour plus doux s'élève sur les arts , & le retour de la comédie dans son véritable centre y ramènera sans doute les connaisseurs & les juges. Mais ce ne peut être l'affaire du moment , il faut des années pour rétablir un parterre comme celui dont nous parlions ; il faut sur-tout laisser au public cette liberté de position qui tourne au profit de l'art , en éveillant la critique & la rendant plus sévère ; car on aura beau dire , un parterre assis ne produira jamais de bons juges.

Il existait autrefois un journal spécialement consacré à l'art dramatique , & que le public avait paru distinguer de la foule des ouvrages périodiques dont il est inondé. Ce journal caractérisé par une critique sévère , qui a souvent déplu à ceux qui se mettaient

dans le cas de la mériter , était peut - être le seul moyen de remédier aux maux , suites nécessaires des causes que nous venons d'expliquer. Il était l'ouvrage de deux hommes de lettres , dont l'un avait consacré sa vie à l'art dramatique , & dont l'autre aspirait au même honneur. Mais dégoûtés des humiliations subalternes dont on les accablait journellement , ils ont bientôt abandonné l'entreprise , au grand regret du public & à la très - grande satisfaction des comédiens. C'est ce qui est arrivé dans tous les siècles aux grands hommes qui ont voulu dire la vérité à des gens qui n'étaient pas faits pour l'entendre.

/ Le premier de ces deux hommes de lettres est aujourd'hui chargé de la partie dramatique du plus ancien & du plus répandu des journaux ; il s'en acquitte à la satisfaction du public.

Le second , engagé par son état dans une carrière qui ne lui laisse que peu de momens à donner aux muses , voulant répondre à l'empressement flatteur des propriétaires de ce journal , s'est chargé d'y traiter tout ce qui a rapport à la comédie ; car on doit désormais lui consacrer un article. On y rendra un compte détaillé des pièces nouvelles ; on parlera même quelquefois des anciennes , lorsque des représentations intéressantes paraîtront mériter de fixer l'attention du public ; en un mot , on tâchera de donner une idée du théâtre Français aux étrangers qui ne peuvent en jouir , & de contenter les amateurs qui

font à portée de le connaître & d'en juger.

On parlera aussi des débuts, lorsqu'ils mériteront qu'on s'en occupe, & pourront fournir quelques articles intéressans pour l'art ou les artistes.

Nous ne nous sommes pas dissimulé les difficultés de l'entreprise ; elles sont plus terribles que jamais ; ce qui précède doit en convaincre. Mais l'estime publique soutiendra nos efforts. C'est le prix le plus flatteur peut-être qu'un homme de lettres puisse obtenir de ses travaux.

Par M. G. D. L. R.




Œdipe chez Admète, tragédie, par M. DUCIS, secrétaire ordinaire de Monsieur, l'un des Quarante de l'académie française, représentée pour la première fois par les comédiens Français ordinaires du roi, le 4 décembre 1778. A Paris, chez P. F. Gueffier, imprimeur-libraire, au bas de la rue de la Harpe.

CETTE piece, représentée pour la première fois le vendredi 4 décembre 1778, eut vingt représentations consécutives qui suffirent à peine à l'empressement du public. L'auteur eut alors la prudence de ne la pas faire imprimer ; en sorte que son succès ne put avoir de contradicteur. C'est dans le silence du cabinet que l'homme de lettres, tranquille & dégagé de l'illusion théâtrale, peut vraiment juger d'une production dramatique ; & il faut convenir que peu d'ouvrages résistent à cet examen, & qu'on voit souvent tomber à la lecture ceux qui ont eu le plus de succès au théâtre. Nous sommes bien éloignés de vouloir faire une application de ces principes à l'ouvrage de M. Ducis ; nous nous permettons seulement d'examiner sa piece que l'impression vient de mettre plus spécialement sous les yeux du public. Nous sommes donc loin de vouloir humilier son amour-propre par une critique injuste ou personnelle ; nous voulons seulement, par un exa-

D

Janvier 1781.

men sévère & approfondi , tâcher d'épurer sa gloire.

Avant d'entrer dans aucun détail sur la marche ou le style de la piece , nous allons commencer par offrir à nos lecteurs une très-courte analyse du sujet.

ACTE PREMIER. Polynice , fils d'Œdipe & frere d'Étéocle , vient demander à Admete , roi de Thes-salie , des secours contre son frere qui l'a chassé du trône & de la ville de Thebes. Ce prince , ne voulant point hasarder la vie de ses sujets dans une guerre étrangere , ni soutenir au prix de leur sang une contestation qui leur est indifférente , refuse des troupes à Polynice , & se contente de lui offrir un asyle dans sa cour. Mais celui-ci , qui ne respire que guerre & vengeance , annonce qu'il va quitter dès le lendemain les états d'Admete , pour aller solliciter chez d'autres rois ce qu'il ne peut obtenir de lui , & il part. Alceste , épouse d'Admete , vient ensuite raconter à son mari un songe effrayant qui l'a troublée la nuit précédente , & sur lequel elle voudrait consulter l'oracle des Euménides , déesses des enfers , dont le temple est voisin de leur palais. Admete cherche à la détourner de ce dessein , & fait une description terrible du temple des furies. Un des confidens d'Admete vient annoncer alors que le temple va s'ouvrir , & que les déesses vont rendre leurs oracles : Admete sort pour les consulter. Ici finit le premier acte.

ACTE II. L'oracle des Euménides s'est enfin expliqué , & ses déesses vengeresses ont demandé Admete

pour leur victime. Ce prince regrette avec Arcas, son confident, de ne pouvoir plus faire le bonheur de ses sujets; il recommande sur-tout que l'on cache à son épouse le triste sort qui l'attend. Alceste dans l'ignorance vient se réjouir avec son époux de ce que les Euménides n'ont point rendu l'oracle homicide; elle l'entretient encore de sa tendresse, de ses enfans; elle est interrompue par Phoenix qui vient annoncer l'arrivée d'un vieillard inconnu, conduit par une beauté modeste qui lui sert d'appui. Alceste conçoit à ce sujet des inquiétudes, sur-tout lorsqu'elle apprend de son mari que ce vieillard est Œdipe : elle voudrait engager Admete à ne le point recevoir; mais celui-ci surmontant toutes considérations étrangères, sort pour aller offrir un asyle au vieillard malheureux.

ACTE III. Le théâtre représente un désert épouvantable, au fond duquel on apperçoit le temple des Euménides. Polynice en proie à ses remords, vient plaindre le sort d'Admete, & pleurer son crime. Tout vieillard qu'il rencontre lui rappelle son forfait & déchire son ame. En ce moment, il apperçoit Œdipe soutenu par Antigone, & s'échappe pour éviter sa rencontre. Œdipe soutenu par sa fille vient déplorer ses malheurs, & son ame aigrie par les revers, les lui rappelle avec amertume. C'est en vain que sa fille voudrait le consoler : sa douleur l'emporte. Il veut que le rocher sur lequel il est assis, lui serve de tombeau. Plusieurs habitans de la ville

de Phère se rendent sur la scène , & cherchent à démêler quel peut être ce vieillard. Mais dès qu'ils ont découvert que c'est Œdipe, craignant que sa présence n'attire sur eux le courroux du ciel , ils voudraient le chasser de leur territoire. Admete arrive alors , & déclare qu'il prend Œdipe sous sa protection , & lui offre un asyle dans sa cour. Celui-ci demande aux dieux où ils daignent enfin lui accorder une tombe. On entend le bruit du tonnerre , & le peuple répond que c'est Œdipe qui arme la colère des dieux. Cependant le temple s'ouvre ; le grand prêtre paraît ; il annonce que les dieux ont vu les vertus d'Œdipe , quand l'univers trompé ne voyait que son crime. Admete recommande à son peuple ce prince infortuné , & sort pour l'emmener dans son palais.

ACTE IV. Antigone ouvre la scène avec son frere Polynice , & déplore avec lui le sort du malheureux Admete , dont le peuple croit qu'Œdipe est la cause , & qu'il arme contre lui le courroux des dieux. Il propose à sa sœur de reprendre le chemin de Thebes à la tête des secours de ses alliés : il intéresse sa sœur à obtenir pour lui le pardon de son père , & se retire à son aspect. Œdipe vient à son tour déplore le sort d'Admete , & se reproche d'être la cause de sa mort. Il se retire à la vue d'Alceste qui , instruite enfin de l'oracle des Euménides , vient reprocher à son mari de l'avoir trompée. Phoenix vient

annoncer qu'un nouvel oracle est rendu , & qu'Admete vivra , pourvu qu'aujourd'hui quelqu'un du sang des rois s'offre à mourir pour lui. Alceste veut être cette victime , & malgré son époux , sort pour se dévouer au trépas , lorsqu'elle est arrêtée par Œdipe qui leur annonce que les dieux en courroux vont s'appaiser , & qu'un prince issu du sang des rois , fera seul leur victime ; il leur enjoint de se rendre au temple des Euménides avec leurs enfans , & d'y offrir un sacrifice ; lui - même les attendra sur les marches du temple.

ACTE V. Le théâtre représente la même décoration qu'au troisieme acte. Œdipe seul avec Antigone apprend de cette princesse qu'un inconnu demande à lui parler , lorsqu'il découvre que cet inconnu n'est autre que son fils Polynice. Il refuse de le voir. Mais ce prince introduit par Antigone , vient se jeter aux pieds de son pere ; il implore un pardon qu'il n'a pas mérité. Œdipe lui rappelle tous ses forfaits , & finit par lui pardonner à la priere d'Antigone ; il le conjure de prendre soin de sa sœur , & d'abandonner ses projets ambitieux. Polynice sort sans faire part de ses desseins , & court s'offrir pour victime aux Euménides. Œdipe conduit par Antigone quitte aussi la scene pour se rendre dans leur sanctuaire. Le temple s'ouvre , & le grand-prêtre annonce à Polynice que les dieux refusent son sacrifice. Celui-ci sort désespéré. Admete vient se dévouer à la mort ,

D iij

tandis qu'Alcèste vient lui disputer cet honneur. On apperçoit Œdipe aux pieds de l'autel qu'il tient embrassé ; les dieux acceptent son sacrifice ; la foudre tombe , le consume ; & c'est ainsi que par sa mort il sauve les jours des deux époux.

Tel est l'extrait fidele de cette tragédie.

Nous commencerons par justifier M. Ducis du reproche qu'on a le plus souvent répété , d'avoir présenté dans sa tragédie deux intérêts absolument distincts, qui semblaient comporter le sujet de deux pieces. On n'a pas fait attention qu'il avait lié si intimement Œdipe avec Admete , que l'un sans l'autre ne pourrait exister ici. En effet , on sent que l'existence d'Admete est attachée à la mort d'Œdipe , & que c'est son dévouement volontaire qui sauve ce roi de la colere des dieux. D'ailleurs le titre seul de cette piece semblait annoncer deux sujets , puisqu'il n'annonce pas Œdipe seulement , mais Œdipe chez Admete. Il est à croire que si les gens du monde , toujours plus pressés de juger que d'approfondir , eussent fait cette réflexion , ils auraient épargné à l'auteur ce reproche de double intérêt qu'ils ont poussé jusqu'à la satiété. En effet , n'y avait-il pas d'autres critiques à faire de cette tragédie , sans s'arrêter sur celle-ci , que nous venons de prouver n'avoir aucun fondement ? Un reproche bien plus grave qu'il y avait à faire à l'auteur , c'était l'incohérence des deux sujets dans une liaison absolument nécessaire à son plan ,

le peu de rapport du second & du quatrieme acte à la piece , puisqu'il serait facile de les en détacher sans nuire à son intérêt , ni même à sa marche ; le caractère d'Admete , qui n'est ni senti ni prononcé , qui parle plutôt comme un capucin que comme un grand roi , & qui semble n'être en scene que pour débiter un tas de lieux communs de morale , qui seraient plus à leur place dans un sermon que dans une tragédie ; la fadeur langoureuse d'Alceste , dont le dévouement ne touche ni n'intéresse , parce que l'auteur n'a pas su le présenter sous un jour capable d'émouvoir. Reste donc trois rôles , Polynice , Antigone & Œdipe. Il faut convenir aussi que c'est sur eux que roule tout l'intérêt de l'ouvrage : & nous remarquerons d'abord à l'égard du premier , qu'on ne voit pas ce qui peut le retenir dans la ville de Phere , après qu'Admete a refusé de lui donner des secours. Lui-même annonce son départ ; le spectateur le croit , & s'étonne avec raison de le trouver , on ne fait pourquoi , devant le temple des Euménides au commencement du troisieme acte. La confession générale qu'il y fait tout seul de ses fautes , ne pallie point celles du poëte ; & cet aveu , qui pourrait être noble s'il était fait à propos , n'a rien d'intéressant ni de motivé. C'est plutôt une capucinade hors de saison , qu'il fallait sans doute à l'auteur pour remplir son troisieme acte , & qui n'ajoute rien à l'intérêt de la piece. En effet , Polynice ne commence réellement

D iv

à devenir intéressant qu'à la seconde scène du cinquième acte , & c'est sans doute s'y prendre un peu tard. A quoi bon faire valeter ce pauvre prince pendant trois actes pour ne rien apprendre de nouveau aux spectateurs que les malheurs de ce héros infortuné , qui ne touchent ni n'émeuvent ? Passons au personnage d'Antigone.

Mettre sur la scène une princesse sensible & vertueuse , compagne des malheurs de son père , fugitive mais non proscrire comme lui , préférant la misère & l'opprobre au sort le plus éclatant , c'était sans doute donner un grand exemple de la piété filiale. Ce sentiment neuf au théâtre , où l'on ne voit guère que des pères barbares ou ridicules , des fils ingrats ou frippons , était fait à coup sûr pour intéresser : aussi n'a-t-il pas manqué d'émouvoir l'âme de cette portion de spectateurs en qui le luxe ou la fausse philosophie n'a point encore étouffé les sentimens d'honneur & de vertu qu'on devrait trouver dans tous les hommes. Antigone , quoique sur la seconde ligne , a paru à beaucoup de gens le premier personnage de la pièce. On ne peut disconvenir au moins que ce ne soit le plus intéressant. Les ressorts qui le font agir naissent réellement du sujet , ne sont étrangers à personne , & sont vraiment dans la nature. Il serait à désirer que tous les rôles de cette tragédie fussent aussi bien faits que celui-ci , qu'on peut regarder comme un modèle. Passons à celui d'Œdipe.

Nous remarquerons d'abord de ce personnage que tant de choses devraient concourir à rendre intéressant, qu'il n'a produit chez les spectateurs d'autres sentimens que l'admiration ou la terreur. L'aigreur qu'il porte dans ses regrets étouffe la pitié qu'il devrait inspirer, & l'on n'est pas tenté de plaindre un homme qui mêle tant d'anertumes au souvenir de ses maux. Rhadamiste n'est sûrement pas moins malheureux qu'Œdipe, & il est bien autrement intéressant. Les gens de l'art pénètrent assez les raisons de cette différence, pour qu'il soit nécessaire de les exposer ici. M. Ducis a employé onze mortelles pages pour faire dire à Œdipe qu'il est malheureux ; & à qui le dit-il encore ? à sa fille qui ne doit certainement pas l'ignorer, puisqu'elle est la compagne & la victime de ses malheurs. On ne peut disconvenir cependant que cette scène n'ait de grandes beautés. La résolution que prend Œdipe, de ne plus quitter le rocher qu'il embrasse, est réellement du plus grand effet. Il n'est aucun spectateur qui n'ait frémi en entrant dans l'exclamation, *Cytheron ! Cytheron !* Reste à savoir si ces beautés suffisent pour faire pardonner les fautes que le spectateur ému & indulgent peut ne pas appercevoir, mais que l'homme de lettres rigide & chargé par devoir d'instruire le public, ne doit pas passer sous silence. On est étonné de voir Œdipe qui vient de se dévouer à la mort, & qui semble la désirer, suivre tranquillement Admete dans son palais, quoique la haine & le courroux des dieux

viennent encore de se manifester contre lui. Au reste , ce n'est pas la seule inconséquence qu'on trouve dans ce personnage , dont il est à croire que les malheurs ont pu renverser un peu la tête. Il est certain que l'auteur eût pu se dispenser de le faire paraître dans le quatrième acte qu'on pourrait facilement soustraire , comme nous l'avons déjà observé , en motivant son dévouement à la fin du troisième. En effet , il ne paraît que pour dire des choses dont le public est déjà rebattu , & pour inspirer à Alceste une frayeur pufillanime. Ce moyen ne nous a paru ni noble ni tragique. Il reparait au cinquième acte , & s'arrête , on ne fait trop pourquoi , à la porte. C'est alors qu'est placée cette scène superbe , quoiqu'un peu longue , avec Polynice. Cette scène présente aux spectateurs un nouveau tableau des malheurs d'Œdipe , fait sans doute avec beaucoup d'art , mais qui n'en est pas moins une répétition. On ne voit pas même trop ce qui le détermine à pardonner à son fils , ni ce qui lui fait oublier en un instant vingt années de persécutions. Les talens supérieurs des acteurs qui ont joué cette scène , ont sans doute fait illusion sur ses défauts ; mais nous n'en avons pas moins été obligés de les faire remarquer.

Nous ne pousserons pas plus loin nos observations critiques , nous ne les étendrons pas même sur le style de cette tragédie , quelquefois élégant & châtié , mais plus souvent incorrect & rempli d'inversions gothi-

ques & barbares. Un examen plus long pourrait nous faire soupçonner de sentimens que nous sommes bien éloignés d'avoir pour l'auteur. Personne n'estime plus que nous son personnel & son talent ; & si l'intérêt de l'art nous a obligés quelquefois d'humilier son amour-propre , nous le prions de croire que c'est sans aucun dessein de l'offenser. Au reste , si les journalistes sont juges des auteurs , le public à son tour est le juge des journalistes , & c'est au tems à décider la justesse ou le peu de valeur de nos observations. Nous renvoyons les lecteurs à l'ouvrage même , pour trouver dans le nombre des beautés dont il fourmille , la compensation des taches légères que nous-avons cru y appercevoir ; ils y rencontreront souvent le génie élevé & fécond d'un auteur nourri de la lecture des anciens qui , quoi qu'on en dise , seront toujours nos maîtres ; ils verront enfin que cette production soutient les espérances qu'avait données l'auteur de Hamlet & de Roméo , & qu'on peut la regarder à tous égards comme faite pour honorer le théâtre Français , si voisin de sa décadence.

Par M. G. D. L. R.



PIECES FUGITIVES.

I. *Vers à M. le chevalier DE CUBIERES , qui me reprochait de n'en avoir point faits sur la mort de M. DORAT.*

Sous la faux de la mort lorsque Dorat succombe ,
Pourquoi me reprocher d'étouffer mes accens ?

Ah ! mon ame , dans ces instans ,
Pour s'unir à son ame , erre autour de sa tombe.
Quand il a tout perdu , le cœur n'emprunte pas
Les vaines clameurs du poëte ;
Et s'il faut d'un ami déplorer le trépas ,
Je sens que ma lyre est muete.
Remplis & les monts & les bois
Des tendres accens de la tienne :
Les pleurs dont j'inonde la mienne ,
La font discorder sous mes doigts. (a)
Ils reviendront ces jours & plus doux & plus calmes ,
Où d'un auteur chéri célébrant les succès ,
Je pourrai marier à ses nombreuses palmes
Quelques branches du noir cyprès.

Toi , cependant , poursuis ta brillante carrière ;
Celui que nous pleurons tous deux ,
Tu pourras le rendre à mes vœux.

(a) Vérité morale & physique.

Oui, Dorat n'est pas mort, il revit dans Cubiere.

Je retrouve en tes vers son style séducteur,

Cet art plus difficile, & qu'il tenait d'Horace,

D'approfondir sans pesanteur,

Et d'effleurer tout avec grace.

Je te vois sur le Pinde assis auprès de lui ;

Et d'une perte irréparable

Tu me consolerais dans ce jour déplorable,

Si l'on se consolait de celle d'un ami.

Par M. DE LAUS DE BOISSY.

Ces vers respirent une douce sensibilité ; ils honorent à la fois la personne dont on pleure la perte , & les deux amis qui lui survivent.



II. *Épître en réponse.*

ON ne désarme point l'envie ;
 Cette impitoyable furie
 Se plaît au milieu des tombeaux ;
 Elle vient les fouiller de son haleine impie ,
 Et des graces & du génie
 Déchirer les derniers lambeaux.
 Hélas ! si j'ai mêlé mon hommage éphémère
 A l'hymne saint de l'amitié, (a)
 De la douleur la plus sincère

(a) Allusion à l'*Épître à l'ombre d'un ami*, par madame la comtesse de Beauharnais. On la trouve imprimée dans le *Journal de Nancy*, second volume, n°. 10.

Si j'ai partagé la moitié ,
 C'était pour prévenir la rage
 De ce monstre , ennemi des morts & des vivans ;
 C'était pour étouffer les cris de ses serpens.
 Des lauriers d'un ami prêt à faire naufrage ,
 Sur les flots du *Permesse* en butte à tous les vents ,
 J'ai voulu détourner l'orage.
 De quoi m'ont servi mes accens ?
 On fixe quelquefois le *zéphire* volage ,
 On n'enchaîne point les *autans*.
 La furie a sifflé : de mes sons impuissans
 La douce expression dans les airs s'est perdue.
 L'*Envie* a dit : « Je parle. » On l'a seule entendue.
 « Je parle , écoutez-moi. Pourquoi donc honorer
 Un mortel qui jamais n'eût droit à votre hommage ,
 Et pourquoi même le pleurer ?
 Renfermez vos regrets , votre douleur m'outrage :
 Mes arrêts sont des loix , il faut les révéler.
 J'ai dit que cet auteur frivole
 N'était qu'un rimeur pétulant ,
 Qu'Aristote eût banni de sa savante école ;
 Il n'avait nul esprit , il n'avait nul talent :
 Je ne mentis jamais , croyez-moi sur parole. »
 De semblables discours , ami , tu le conçois ,
 Ont rouvert tout-à-coup la source de mes larmes ;
 Et de nouveau plongé dans de vives alarmes ,
 J'ai cru perdre un ami pour la seconde fois.
 Ton silence n'est point un crime ;
 La douleur qui se tait est quelquefois sublime.
 Mais pourquoi dans tes vers qu'avec peine j'ai lus ,
 Et que pourtant j'aime à relire ,
 Flattes-tu l'ami qui respire

En louant l'ami qui n'est plus ?
 La louange est permise , & non la flatterie.
 Que d'un encens peu mérité
 On enivre les rois , & qu'on les déifie ,
 Ils ne s'en fâchent point ; moi , d'une bouche amie
 Je n'attends que la vérité.
 De l'immortel Dorat , qui , moi , suivre les traces !
 Ah , j'y prétendrais vainement !
 Chéri , favorisé des *graces* ,
 Dorat fut leur poète , ainsi que leur amant ;
 Il nous rendit Ovide , & quelquefois Tibule.
 Je suis de cet auteur charmant
 L'admirateur , & non l'émule :
 Ses vers vivront un siècle , & les miens un moment.
 Les miens ! qu'ai-je dit ? Ah ! ma muse
 D'un jeu ne fais point un tourment :
 Qu'un autre se tue en rimant :
 Plus sage , à ton exemple , en rimant je m'amuse.
 Qu'au seul objet de mon ardeur
 Mes faibles écrits puissent plaire ,
 Que son souris soit mon salaire ;
 Je borne là ma gloire , ainsi que mon bonheur.
 Modeste en mes desirs , & vrai dans mes tendresses ,
 Je n'eus jamais , jamais je n'aurai deux maîtresses ;
 Je sens trop le prix d'une. Adopter tous ses goûts ,
 Sans cesse l'adorer , en être aimé sans cesse ,
 Passer ma vie à ses genoux ,
 Voilà tout ce qui m'intéresse :
 Tels sont tous mes projets , mes besoins & mes vœux.
 Autrefois , tu le fais , j'idolâtrai la gloire :
 Je ne suis plus le même , & l'on peut bien le croire ;
 Qu'important les lauriers quand on est amoureux ?

Qu'un poëte vanté , qu'un scélerat aimable
 Soient accueillis, fêtés dans un monde agréable,
 L'amant fidèle est seul heureux.
 Tu goûtes peu cette morale ;
 Dans tes vers & dans tes amours ,
 Ennemi de la pastorale ,
 De belles , de travaux tu changes tous les jours.
 Eh bien ! regne au Parnasse , & triomphe à Cythere ;
 Enseigne à tes rivaux l'art d'écrire & de plaire.
 Pour moi , n'aspirant plus aux faveurs d'Apollon ,
 Je te verrai sans jalousie
 Cueillir dans le sacré vallon
 Les palmes de la poésie ;
 Et de tes succès enchanté ,
 Je bénirai les destinées
 De m'avoir fait passer mes paisibles journées
 Dans le sein de l'obscurité,

Par M. le chevalier DE CUBIERES.

Une personne qui fait de pareils vers ne doit pas
 espérer de vivre dans l'obscurité. On aime à respirer
 la mélancolie qui y regne , & l'on partage nécessairement
 les regrets du poëte sur la perte d'un homme
 qui a cultivé la littérature avec d'aussi grands succès.



III. *Inscription gravée sur un petit tombeau à Morfontaine.*

CI git Amour, qui bien aimer faisait :
 Les faux amans l'ont jeté hors de vie :
 Amour vivant n'est plus que tricherie ;
 Pour franc Amour priez Dieu , s'il vous plaît.

IV. *Vers sur la naissance d'une jeune fille.*

QUEL est donc ce berceau qu'environnent les graces ?
 De leurs plus tendres soins j'y découvre les traces :
 Un génie attentif, doux ami du repos,
 L'agite mollement sur un tas de pavots ;
 Par de brillans festons la toile est enchainée,
 La tête de l'enfant de fleurs est couronnée ;
 Des chiffres avec art sur ses langes tracés
 Présentent leurs contours l'un dans l'autre enlacés :
 Au milieu de ces traits que l'amitié dessine,
 Je reconnais enfin le nom de Caroline.
 Ton ami te salue... Adieu, charmante enfant !
 Tandis que nous veillons, repose doucement.
 A peine tes beaux yeux ont-ils vu la lumière,
 Qu'un fortuné présage embellit ta carrière.
 Les attributs des arts entourent ton berceau , (a)

(a) Quelques-unes des plus proches parentes de l'enfant cultivaient avec succès les différens arts qui sont ici désignés.

Janvier 1781.

E

Eglé tient une lyre, & Glycère un pinceau ;
 Thémire du sommet de la double colline
 Dans ses vers négligés chantera Caroline.
 Ces talens enchanteurs , qui des plus tristes jours
 Par un charme invincible embellissent le cours , (a)
 Les trésors d'Apollon , les dons de l'harmonie ,
 Tous ces arts consolans , qu'un aimable génie
 Des rives de la Seine amena dans nos champs ,
 Captiveront ton cœur dès tes plus jeunes ans.

Parcours rapidement ces plaintives années ,
 Aux larmes , au sommeil tour-à-tour destinées ,
 Où se développant ainsi que notre corps ,
 L'ame pour se montrer fait les premiers efforts.
 Commence , aimable enfant , à connaître ton père ;
 Prononce en bégayant le doux nom de ta mère ;
 Récompense leurs soins d'un sourire flatteur , (b)
 Et confie à tes yeux l'art de peindre ton cœur.

Avance vers cet âge , âge heureux , mais rapide ,
 Où le bonheur lui-même à tous nos pas préside ,
 Où des plaisirs sans nombre errans autour de nous ,
 Eclairent nos chemins des rayons les plus doux.
 Viens , couronne ton front des fleurs de ce bel âge ;
 Par les jeux de l'enfance embellis son passage . .
 Jours heureux , jours de calme , où le ciel le plus pur
 Ne voit d'aucun nuage obscurcir son azur ;

(a) Quelle paraphrase pleine de poésie & de sentiment
 du mot de Cicéron ! *Litteræ , solatium in adversis.*

(b) Ces vers ne sont-ils pas enchanteurs ? Virgile
 aurait dit :

Incipe , parve puer , risu cognoscere matrem :

Matri longa decem tulerunt fastidia menses.

En vérité Virgile me paraît embelli.

Où dans un cœur trop neuf pour qu'il puisse être tendre ;
La voix des passions ne se fait point entendre !

Il ne viendra que trop ce tems infortuné ,
Où l'orage éclatant dans ton cœur mutiné ,
Répandant sur tes pas la nuit & les alarmes ,
Sous ses coups redoublés fera couler tes larmes.
Ah ! pourquoi faut-il donc , quand on peut vivre en paix ,
Que l'amour sur nos cœurs vienne lancer ses traits ,
Et nous fasse acheter , si nous portons sa chaîne ,
Des momens de plaisirs par des siècles de peine ?
Mais va . . . console - toi ! L'aile des aiglons
Ne trouble pas toujours la paix de nos vallons :
A ces jours de tempête , à ces jours si pénibles ,
Succéderont des jours plus sereins , plus paisibles ,
Où ton cœur revenu de son égarement ,
Au flambeau de l'amour devra le sentiment ,
Cet ami des vertus , que ne rend aucun terme , (a)
Et dont chaque mortel porte chez soi le germe .

Et vous , dont Caroline aujourd'hui prend le nom ,
Vous à qui les vertus , les graces , la raison ,
Par un accord aimable ont donné l'art de plaire ,
Unissant vos efforts & secondant sa mere ,
Au chemin du bonheur guidez les premiers pas ;
Son cœur en vous suivant ne s'égarrera pas .
Prenez soin d'éclairer sa jeunesse docile ,
Ouvrez au - devant d'elle une route facile ;
Que la raison sans cesse épurant le desir ,
La mène d'un air gai dans les bras du plaisir ;
Offrez - lui le devoir sous des formes riantes ;
Adoucissez ses traits par des couleurs touchantes :

(a) Ce dernier hémistiche ne me paraît pas heureux .

E ij

Présentez tout en beau : des bords de son chemin
 Ecartez tendrement la ronce du chagrin ;
 Et s'il faut quelquefois affliger Caroline ,
 Montrez toujours la rose à côté de l'épine. (a)
 Par un heureux succès vos travaux couronnés
 Rendent comme les siens vos jours plus fortunés ;
 Marchant sur tous vos pas & suivant votre route ,
 Un jour, ainsi que vous, elle fera sans doute
 Les délices des cœurs que par un doux lien
 La nature & l'amour enchaîneront au sien.
 J'entrevois, il est vrai, quelques momens d'orage.
 Souvent le plus beau ciel offre quelque nuage ;
 Mais quand par' le travail le repos est acquis ,
 De ce repos alors on connaît mieux le prix.
 Oui , tu seras heureuse , & j'aime à te le dire :
 Pourrais-je me tromper lorsque mon cœur m'inspire ? (b)
 Peut-être ton ami, loin du monde emporté,
 Ne fera pas témoin de ta félicité : (c)
 Peut-être quelque jour, traversant un village ,
 Tu verras un sapin dont l'antique feuillage
 Ombragera la tombe où je repose en paix ;
 Et reculant la mousse & les buissons épais
 Que le temps avec soin (d) sur cette tombe entasse ,
 De mon chiffre effacé tu trouveras la trace.

(a) Voilà donc une fois *la rose à côté de l'épine* sans fadeur. Cette image usée brille ici de tout son éclat ; le poète, en la retournant, pour ainsi dire, l'a rajeunie.

(b) Pourquoi non ? L'inspiration d'un cœur sensible est-elle si sûre ?

(c) Tout contribue au charme de ce dernier morceau, les images les plus touchantes, le sentiment & l'harmonie.

(d) *Avec soin* n'est pas le mot propre.

O Caroline ! alors en répandant des pleurs,
 Cours dans les champs voisins ramasser quelques fleurs,
 Et dis, en regardant ma lyre détendue,
 Aux branches du sapin tristement suspendue :
 " Souvent sa main de fleurs a couvert mon berceau,
 Et je veux à mon tour en parer son tombeau.
 Sa lyre a célébré le jour de ma naissance,
 Je l'ai vu fréquemment sourire à mon enfance ;
 Nous aimions son bon cœur . . . Mais il s'est endormi . . .
 Coulez , mes pleurs , coulez . . . ici dort mon ami . ,
 Alors l'arbre peut-être , agitant son feuillage ,
 Montrera que mon ombre accepte ton hommage ;
 Et lorsqu'avec la nuit le sommeil descendra ,
 Mon ombre en souriant (a) à tes yeux paraîtra .

(a) Comment est-ce qu'une ombre sourit ? . . . Je demande pardon à l'auteur de ces petites chicanes. Sa pièce me plaît si fort que je la voudrais parfaite. Le Sybarite , couché sur des roses , se plaint dès qu'une feuille se plie sous lui.



V. *Episode d'un roman anglais , intitulé : The man of feeling.*

LE soleil était sur son déclin , & la soirée d'une beauté incomparable , lorsque Harley entra dans un chemin creux qui tournait entre deux côteaues , & semblait se partager en plusieurs sentiers , selon que le caprice des voyageurs y avait marqué leurs pas. Il paraissait alors peu fréquenté , & quelques-uns de ces sentiers étaient recouverts par leur première verdure. L'aspect de ce lieu avait quelque chose de singulier , qui porta Harley à s'arrêter pour mieux le considérer , lorsqu'en se retournant , ses regards furent frappés par un objet que l'attention qu'il avait donnée au chemin devant lui , l'avait empêché de remarquer en passant.

Un homme âgé , dont l'habit uniforme témoignait qu'il avait été soldat , étendu sur le gazon , dormait profondément. Son havresac reposait sur une pierre à sa droite , tandis que son bâton & son épée à large poignée de cuivre étaient croisés à côté de lui à sa gauche. Harley l'examina long - tems avec la plus grande attention. C'était une de ces figures que Salvator Rosa se serait fait un plaisir de dessiner ; & tout ce qui l'entourait avait cet air sauvage que ce peintre aime à donner au fond de ses tableaux. On y voyait mille espèces d'arbustes & de buissons ,

& sur une hauteur voisine un poteau dont les deux bras écartés montraient les noms des deux routes qui se partageaient à l'endroit où il était placé. Un rocher, dont les crevasses laissaient échapper quelques fleurs sauvages, s'avancait au-dessus de l'endroit où le soldat était couché, & deux branches entrelacées qui sortaient du tronc d'un gros arbre détruit par le tems, ombrageaient son visage tandis qu'il dormait. Ce visage offrait encore les traces d'une beauté mâle que l'âge avait effacée. Son front n'était pas entièrement chauve; mais on eût pu y compter les cheveux blancs, dont quelques flocons qui couronnaient sa nuque formaient, avec la couleur basannée de sa peau, un contraste qui ne pouvait manquer de paraître respectable à une ame telle que celle de Harley. « La vieilleffe t'a atteint, dit-il en lui-même; mais elle ne paraît point avoir apporté de soulagement à tes peines, & je crains bien que ta patrie n'ait refusé un asyle à ces cheveux blanchis par l'âge, quoique ta peau se soit hâlée à son service. »

L'étranger se réveilla : il jeta les yeux sur Harley avec une forte d'embarras pénible, trop bien connu de Harley pour qu'il aimât à l'exciter dans les autres. Il se retourna & poursuivit son chemin. Le vieillard reprit son havresac, & le suivit dans la même route par un des sentiers à côté. Harley entendant derrière lui le bruit de ses pas, ne put s'empêcher de jeter les yeux sur son compagnon de voyage, qui paraissait plier sous

le poids de son sac. Sa démarche était chancelante, & l'un de ses bras, soutenu par une écharpe, était plié sans mouvement le long de sa poitrine : il avait ce regard douloureux qui indique un esprit trop occupé de ses peines pour songer à leur donner des larmes, sans exclure cependant l'expression de douceur qu'une âme sensible imprime toujours sur la physionomie, malgré le poids des maux qui l'accablent. Il était alors près de Harley, à qui d'une voix incertaine il demanda l'heure qu'il était. « Je crains, dit-il, que le sommeil ne m'ait trop dérobé de mon tems, & qu'il ne me reste pas assez de jour pour me rendre encore ce soir au lieu où je voudrais aller. » Mon pere ! s'écria Harley, qui dans ce moment sentit s'élever dans son cœur son enthousiasme romanesque d'humanité, jusqu'où voudriez-vous aller ? « Pas bien loin, monsieur, répondit l'autre ; & en vérité je ne serais pas en état de faire un long chemin : il n'y a que quatre milles depuis la hauteur jusqu'au village où je voudrais me rendre. » Je vais au même endroit, dit Harley, & nous pourrons tromper la longueur de la route en la faisant ensemble. Il paraît, monsieur, que vous avez été au service de la patrie, & que vous l'avez même servie avec bien des peines. C'est une profession pour laquelle j'ai la plus haute estime... Je ne voudrais pas être indiscret ; mais il y a quelque chose en vous qui excite ma curiosité : je voudrais vous connaître mieux... Mais en attendant, permettez-moi de vous soulager

en me chargeant de ce havresac. Le soldat à ces mots le regarda fixement ; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. « Jeune gentilhomme , lui dit-il , vous êtes trop bon ! Puisse le ciel vous être favorable pour l'amour d'un vieillard qui n'a que sa bénédiction à vous offrir ! Mes épaules sont si fort accoutumées au poids de ce sac , que j'en marcherais moins bien si je ne l'avais pas ; & ce serait une grande peine pour vous qui n'êtes point accoutumé à le porter. » Bien loin de là , reprit Harley , j'en marcherai plus légèrement , & ce sera la marque d'honneur la plus glorieuse que j'aie portée de ma vie. « Monsieur , dit l'étranger qui avait attentivement regardé Harley pendant qu'il parlait , votre nom n'est-il pas Harley ? » Il est vrai , répondit celui-ci , & je suis confus de voir que le vôtre me soit échappé. « Il n'est pas étonnant que vous ne me reconnaissiez pas , dit le vieillard , il y a bien long-tems que vous ne m'avez vu. Mais peut-être vous rappellerez-vous quelque chose du vieux Edwards ? . . . » Edwards ! ô ciel ! s'écria Harley en se jetant à son cou ; ah , laissez-moi vous embrasser , laissez-moi ferrer les genoux sur lesquels j'ai été si souvent assis ! Jamais , non jamais je n'oublierai ce coin du feu auprès duquel j'étais si content ! Mais où , en quels lieux avez-vous été ? où est Jack ? où est votre fille ? que sont-ils devenus tandis que la fortune , je le vois trop , a été si cruelle à votre égard ? « C'est une longue histoire , interrompit Edwards ; si vous le voulez , monsieur , j'essaierai de vous la raconter tout en marchant. »

« Vous vous rappelez bien que j'étais à Southill lorsque vous alliez à l'école dans le voisinage. Cette ferme avait déjà été possédée par mon pere , mon grand - pere & mon bifaïeul ; & ce dernier était le frere du bifaïeul du seigneur qui possède cette terre actuellement. Je tâchais , à l'exemple de mes peres , de faire valoir ma ferme avec tout le soin & la prudence dont j'étais capable , & je crois n'avoir rien à me reprocher à cet égard. Je payais exactement la rente à l'échéance , & j'avais toujours d'avance devant moi de quoi donner du pain à mes enfans. Mon dernier terme se trouva échu peu après que vous eûtes quitté ces quartiers ; & le seigneur de la terre , qui venait de prendre un procureur de Londres pour son homme d'affaires , refusa de renouveler mon bail , parce qu'il ne voulait point , disait-il , avoir dans son domaine de ferme au - dessous de trois cents livres sterling de rente. Mais il m'offrait la préférence sur tout autre , si je voulais prendre celle qu'il me marquait & dont la mienne faisait partie.

Je craignais bien que l'entreprise ne fût trop forte pour moi. Mais que pouvais-je faire , monsieur Harley ? Aurais-je abandonné à mon âge la maison qui m'avait vu naître , où j'avais toujours vécu ? (a) Je ne pus m'y résoudre. Non , cela ne me fut pas possible ! Il

(a) On sent tout le naturel , toute la vérité de ce sentiment.

n'y avait pas un arbre dans les environs , que je ne regardasse comme mon pere , mon frere ou mon enfant. J'aimai donc mieux courir un risque , en acceptant l'offre que me faisait milord de prendre le tout. Mais j'eus bientôt lieu de me repentir de mon marché : l'intendant avait eu soin que ma petite ferme fût ce qu'il y avait de meilleur dans cette division ; je fus obligé de prendre des valets pour m'aider , & il ne me fut pas possible d'avoir l'œil sur tous. Quelques mauvaises récoltes se succéderent , & je vis peu à peu mes affaires décliner. Pour consommer ma ruine , un gros marchand de grains , qui me devait une somme considérable , fit banqueroute : je ne pus payer ma rente avec mon exactitude ordinaire , & peu de jours après l'échéance ce même intendant eut la dureté de faire saisir toute la récolte. C'est ainsi , monsieur Harley , que je vis la fin de ma prospérité ! La vente de mes effets cependant produisit assez pour payer tout ce que je devais , & me sauver l'affront d'être arrêté & l'horreur de la prison. Graces au ciel , je n'ai fait tort à personne , & qui que ce soit ne peut rien alléguer contre ma probité.

Si vous aviez vu , monsieur Harley , le jour que l'on nous mit dehors à Southill ! Vous n'auriez pu retenir vos larmes. Vous vous souvenez bien de *Trusty* , mon fidele chien de garde ; non , je ne l'oublierai jamais : le pauvre animal avait perdu la vue de vieillesse , & pouvait à peine se traîner jusqu'à la porte de la maison.

Il nous suivit cependant jusqu'au buisson de groseillier qui, comme vous pouvez vous le rappeler, était à main gauche dans la cour ; c'était l'endroit où il était accoutumé de se coucher au soleil. Parvenu jusqu'au sentier, il s'arrêta ; nous poursuivîmes ; je l'appellai : il remua la queue, & ne bougea pas : je l'appellai encore ; il se coucha par terre : je me retourne & lui crie Trusty ! Il fit un court gémissement & expira. Ah ! j'aurais voulu me coucher à ses côtés & mourir comme lui ; mais Dieu me donna la force de vivre pour mes enfans. » (a)

Ici le bon vieillard s'arrêta pour prendre haleine : il jeta les yeux sur Harley, & le vit tout en pleurs. Pour lui, l'idée de ses malheurs lui était si familière qu'il ne donna qu'une seule larme à leur souvenir. « Quoique pauvre, continua-t-il, je n'étais pas tout-à-fait sans crédit. Un gentilhomme du voisinage, qui se trouva dans le même tems avoir une petite ferme vacante, offrit de me la remettre en lui donnant pour la rente des répondans que je trouvai aisément. C'était un morceau de terrain qui demandait beaucoup de peines & de soins pour en tirer quelque chose ; mais le travail qu'il exigeait n'excédait pas les forces de mon fils jointes aux miennes. Nous employâmes toute notre industrie pour le faire valoir ; nous y réussîmes assez bien pour

(a) Cette anecdote attendrissante est imitée d'Homère. Les anciens ont si bien peint la nature qu'on ne peut guère la copier fidèlement sans se rencontrer avec eux.

vivre contents de son produit , quand un malheureux accident nous fit encourir la disgrâce d'un juge de paix de notre voisinage , & nous fit perdre encore une fois la félicité domestique dont nous jouissions.

Mon fils était renommé pour être un habile chasseur : il avait toujours eu dans notre précédente terre un chien d'arrêt qui faisait tout son plaisir , & il ne crut pas mal faire en le conservant. Un jour qu'il avait fait lever une compagnie de perdrix sur notre terrain , le chien de son propre mouvement la suivit sur la terre du juge : mon fils mit son fusil à terre , & suivit son chien pour le ramener. Le garde-chasse qui avait vu les perdrix s'avancer , voyant le chien , lui tira un coup de fusil au moment où mon fils l'approchait : il tomba , mon fils accourut , & la pauvre bête expira aux pieds de son maître en pouffant un cri plaintif. (a) Jack ne fut plus maître de lui-même , & s'élançant sur le garde-chasse , il lui arracha le fusil & lui en donna avec la crosse un coup qui le terrassa.

A peine fut-il de retour à la maison , qu'un archer vint l'arracher de nos bras & le conduire en prison. Il y demeura jusqu'à la prochaine session , car le juge ne voulut jamais l'admettre à donner des cautions ; & il fut condamné , pour avoir attaqué & battu le garde-chasse , à une forte amende que nous eûmes bien de la

(a) Ce second chien qui joue un rôle dans l'histoire du bon Edwards , plait un peu moins , parce qu'il est le second.

peine à payer. Nous faisons nos efforts pour réparer cette perte à force de travail & d'économie; mais le juge irrité ne fut pas satisfait de cette vengeance, & trouva bientôt après le moyen de nous punir d'une façon plus cruelle.

Un officier chargé d'un ordre d'enrôler par force, arriva dans nos quartiers; il conféra avec le juge de paix, & convint avec lui d'enlever un certain nombre d'hommes, de ceux qui étaient les plus inutiles au pays, dont il avait soin de le purger, & le nom de mon fils se trouva à la tête de la liste que donna le juge notre ennemi.

C'était la veille de Noël, & le jour de la naissance du plus jeune des enfans de mon fils: il gelait très-fort, & la violence du vent avec des bouffées de neiges rendait l'air d'un froid perçant. Nous avions allumé un feu de joie dans une chambre au fond de la maison, je m'y chauffais assis dans mon fauteuil, en bénissant la Providence de m'avoir conservé cet asyle pour moi & pour ma famille; les deux enfans de mon fils s'amusaient autour de nous, mon cœur s'épanouissait en les regardant: j'allai chercher une bouteille de ma meilleure bière, & tous nos malheurs précédens furent mis en oubli. (a)

(a) Ces détails intéressans, ces petits tableaux du bonheur domestique ne manquent guere leur effet. Ce sont eux qui rendent si attachant *le Ministre de Wakefield*. On en retrouvera plusieurs dans cette anecdote; & c'est ce qui en fait le plus grand mérite à mes yeux.

• C'était depuis long-tems notre coutume , ce jour-là , de jouer à colin-maillard , & nous n'eûmes garde d'y manquer. Nous y jouâmes tous , moi , mon fils , sa femme , ses enfans , la fille d'un fermier du voisinage qui se trouva chez nous ce soir-là , & une vieille servante qui était avec moi depuis mon enfance. Le sort tomba sur mon fils pour avoir les yeux bandés , & le jeu durait depuis quelques momens , lorsqu'il prit son chemin vers la chambre d'entrée , en poursuivant quelqu'un de nous qu'il crut s'y être réfugié. Chacun resta à sa place , en s'amusant de sa méprise. Mais à peine était-il entré dans cette chambre , qu'il se sentit saisir par -derrière avec violence. *"Ah ! je vous tiens , s'écria-t-il , croyant que c'était l'un de nous. Je ne vous lâcherai pas. — Vous ne me lâcherez pas , l'ami !"* répondit le coquin qui l'avait saisi , *venez , venez ! nous allons tout-à-l'heure vous faire jouer un autre jeu. . .* » A cet endroit du récit du vieillard , Harley se leva saisi d'une sorte de transport convulsif , & mettant la main sur l'épée d'Edwards , il la tira à moitié du fourreau avec une violence qui tenait de la frénésie. Edwards la reprit doucement , la rennit à sa place , & continua ainsi sa narration.

« A l'ouïe de ces paroles prononcées par une voix étrangère , nous accourûmes tous , & trouvâmes la chambre remplie de soldats. A cette vue , ma belle-fille s'évanouit ; la servante & moi nous nous em-

pressâmes pour la secourir , tandis que mon pauvre fils semblait immobile , en considérant tour - à - tour ses enfans & sa femme que nous fîmes bientôt revenir. Nous la conjurâmes de passer dans la chambre prochaine , & d'y attendre l'issue de cette affaire : nous voulûmes l'y entraîner ; mais s'arrachant de nos mains , elle s'élança vers son mari dans un accès de terreur & de désespoir qui mettait le comble à l'horreur de cette scène. Il y avait dans la troupe un homme dont la physionomie semblait promettre un peu plus de bonté & de douceur que celles de ses camarades. Nous connûmes à son habit qu'il était sergent d'infanterie. Il s'avança vers nous , & me fit entendre que mon fils était le maître de prendre parti dans les troupes de terre , ou dans la marine : il ajouta tout bas que s'il choisissait le service de terre , il pourrait être relâché en mettant un homme à sa place , & payant une certaine somme pour racheter sa liberté. Nous pouvions rassembler dans la maison la somme qu'il demandait , en acceptant le secours de la servante qui m'offrit dans une petite bourse verte toutes les épargnes qu'elle avait pu faire sur ses gages pendant toute sa vie : mais il fallait trouver un homme. Ma belle - fille fixait sur ses enfans des yeux où se peignait toute la violence de son désespoir. *Mes pauvres enfans , s'écriait-elle , on vous enleve votre pere ! Qui sera - ce à l'avenir qui travaillera pour nous donner du pain ? Votre malheureuse mere*
sera-

fera-t-elle forcée d'aller de porte en porte le mendier pour vous & pour elle-même ? Je la suppliai de prendre patience & de se résigner à son sort ; car pour des consolations , hélas ! je n'en avais aucune à lui présenter. A la fin je m'avisai de tirer à part le sergent , & je lui demandai si je ferais trop âgé pour prendre la place de mon fils. *Mais je ne sais , me répondit-il , il est sûr que vous êtes bien vieux... cependant l'argent peut beaucoup.* Je lui remis alors la somme , & retournant vers mes enfans : *Jack !* dis-je à mon fils , *vous êtes libre. Restez pour donner du pain à vos enfans : j'irai , je partirai à votre place ; je n'ai plus que quelques jours de vie à perdre ; & si je restais ici , ce ne serait qu'un malheureux de plus que vous laisseriez derrière vous. Non , mon pere , s'écria mon fils , non , je ne ferai jamais une pareille lâcheté. Pouvez-vous me croire capable d'exposer les cheveux blancs de mon pere au danger , tandis que je resterais tranquille dans ma maison ? Je suis jeune , je puis résister à beaucoup de souffrances , & le ciel que j'implore prendra soin de vous & de ma triste famille.* *Jack !* lui dis-je , *il faut mettre fin à cette dispute. Jusqu'à ce moment vous ne m'avez jamais désobéi , & je ne prétends pas que vous le fassiez aujourd'hui. Restez ici , je vous l'ordonne ; pour l'amour de moi , prenez soin de vos enfans , & ne les quittez point.*

« Je n'entreprendrai pas , M. Harley , de vous

Janvier 1781.

F

décrire le moment de notre séparation, cela me serait impossible ; c'était pour la première fois que nous nous quittions ; & les soldats eux-mêmes eurent peine à retenir leurs larmes. Mais le sergent, de la bonté duquel j'avais eu la meilleure opinion, parut dans ce moment le moins touché de tous. Il me conduisit vers une troupe de nouvelles recrues qui était assemblée dans un village voisin, & peu de jours après nous joignîmes le régiment. Je n'y avais pas été long-tems, quand on nous envoya aux Indes Orientales, où je fus bientôt après fait sergent ; & j'aurais pu aisément y faire une petite fortune, si mon cœur avait été aussi dur que celui de beaucoup d'autres : mais je n'ai jamais été d'un caractère à vouloir m'enrichir aux dépens de ma conscience. »

« Parmi les prisonniers que nous fîmes, il se trouva un vieil Indien, que quelques-uns de nos officiers soupçonnerent d'avoir caché un trésor, comme cela arrive souvent dans ce pays-là. Ils le pressèrent de le découvrir, il protesta qu'il n'en avait point ; mais cela ne les satisfut pas : il fut condamné à être attaché à un poteau, & à recevoir cinquante coups de verges chaque matin, & jusqu'à ce qu'il eût ce qu'ils appellent *parlé clair*. Oh ! M. Harley, si vous l'aviez vu comme moi, les mains attachées par-derrière, souffrant en silence des douleurs inouïes, tandis que de grosses larmes qui se précipitaient sur ses joues creuses

& décharnées inondaient une barbe blanche & vénérable , dont des soldats barbares s'amusaient à arracher les poils en insultant à ses souffrances ! Il ne me fut pas possible de soutenir ce spectacle , non , je ne le pus pas ; & quoiqu'il dût m'en coûter , un matin que la garde s'était un peu écartée , je trouvai moyen de le détacher , & le laissai échapper. Je fus aussi-tôt arrêté , accusé de négligence dans mon poste , & jugé par le conseil de guerre , qui en considération de mon âge , de cette blessure à la jambe & de cette autre au bras , que j'avais reçues dans le service , ne me condamna qu'à recevoir trois cents coups de verge , & à être chassé du régiment. La sentence fut même adoucie à l'égard des coups , & je n'en reçus que deux cents. D'abord après l'exécution l'on me mit hors du camp. J'avais entre trois & quatre cents milles à faire avant de pouvoir atteindre un port de mer , sans guide pour me conduire , sans argent pour acheter des vivres ; je me mis cependant en chemin avec la résolution d'aller aussi loin qu'il me serait possible , & quand je ne pourrais plus me traîner , de me coucher par terre & d'y mourir. Mais je n'eus pas fait un mille , que je rencontrai l'Indien que j'avais délivré ; il me pressa dans ses bras en baissant mille fois sur mon dos les marques des coups que j'avais reçus. Il me mena ensuite dans une cabane habitée par quelques-uns des siens ; & dès que la guérison de mes blessures me permit de me mettre en voyage , il

m'accompagna lui-même aussi loin qu'il put ; & me donna ensuite un autre Indien pour me guider dans la route que j'avais encore à faire. Au moment qu'il fallut nous séparer , il me présenta une bourse qui contenoit deux cents piéces d'or. *Prends ceci*, me dit-il , *ô mon cher libérateur , c'est tout ce qu'il m'a été possible de me procurer.* Je le suppliai de ne pas se réduire lui-même à la nécessité pour l'amour de moi , qui probablement n'en aurais plus besoin long-tems ; mais il persista à me faire accepter son présent. *Tu es Anglais* , s'écria-t-il en m'embrassant pour la dernière fois ; *mais le grand Esprit t'a donné un cœur Indien. Puisse-t-il alléger pour toi le fardeau de la vieillesse , & éteindre la pointe du dernier trait qui t'apportera le repos !* Nous nous séparâmes , & peu après je trouvai le moyen de m'embarquer pour l'Angleterre. Il n'y a pas huit jours que j'ai pris terre , & je me hâte d'aller passer ce qui me reste de vie dans les bras de mon fils. Cet or pourra être utile à lui ou à ses enfans , c'est tout le prix qu'il a pour moi. Grâces à Dieu , je n'ai jamais désiré les richesses : je n'en ai guère possédé ; mais j'ai toujours eu le bonheur d'être content du peu que j'avais.»

Lorsqu'Edwards eut achevé son récit , Harley s'arrêta un moment à le considérer en silence ; puis il le prit dans ses bras , & après avoir donné essor à sa sensibilité par un torrent de larmes : « Edwards , lui dit-il , laisse-moi te presser contre mon sein ! que

j'imprime dans mon ame le mérite de tes souffrances ! Viens , respectable vétéran , permets-moi de travailler à rendre heureux les derniers jours d'une vie usée au service de l'humanité. Donne - moi aussi le nom de fils , & laisse-moi te chérir comme un pere. Edwards , à qui le récit & le souvenir de ses malheurs n'avait pu arracher une larme , (a) sanglotta alors comme un enfant , & ne put témoigner ses sentimens que par quelques expressions entrecoupées de reconnoissance & de bénédictions pour Harley.

Quand ils furent arrivés à une petite distance du village où ils devaient passer la nuit , Harley s'arrêta , & fixant ses regards sur les restes d'une maison démolie qui était sur la route : O ciel ! que vois-je ? s'écria-t-il , quoi ! déserte , dévastée , découverte ! Que sont devenus ses joyeux habitans ? pourquoi leur agréable bourdonnement ne se fait-il plus entendre ? Regarde , Edwards , vois le théâtre des plaisirs de mon enfance , de mes premières amitiés ! Ce n'est plus qu'un monceau de ruines & de masures. C'est l'école même où j'étais élevé lorsque tu demeuraux à Sout-hill. Il n'y a pas un an qu'elle subsistait encore , & que je l'ai vue remplie de jeunes enfans plus beaux que des chérubins. Le champ voisin était alors une riante prairie qui servait à leurs jeux innocens. Elle

(a) Cela est très-bien vu. L'ame endurcie au malheur n'est point inaccessible aux douces émotions de l'attendrissement.

est aujourd'hui labourée. Ah ! je donnerais cinquante fois sa valeur , pour que la charrue sacrilège n'y eût point passé. »

« Mon cher monsieur , répond Edwards , c'est peut-être volontairement qu'on l'a abandonnée. Peut-être a-t-on trouvé un endroit plus convenable pour placer l'école. Non , cela ne se peut pas , reprit Harley , cela n'est pas possible. Quoi , je ne verrai plus ce tapis verd émaillé de toutes les fleurs du printemps , foulé par les danses légères de ces aimables enfans ! ni ce tronc couvert de bouquets cueillis par leurs mains innocentes ! Ces deux longues pierres que tu vois aujourd'hui renversées , servaient de support à une petite cabane que moi - même j'aidai à construire , & sous laquelle j'ai été plus d'une fois assis sur le gazon , quand nous y étendions devant nous le banquet de pommes & de noisettes qui nous rendait si heureux ! ... ô Edwards , plus heureux que je ne le serai jamais ! (a)

Dans ce moment une femme traversa le chemin , & parut surprise de l'attitude de Harley , qu'elle vit les mains jointes & regardant d'un oeil humide les piliers de la cabane renversée. Il était trop transporté pour remarquer cette femme ; mais Edwards , l'abordant avec civilité , lui demanda si ce n'étaient pas là les restes de la maison de l'école , & par quel

(a) Voilà , par exemple , un de ces traits qui plaisent à chacun , parce qu'ils sont dans la nature.

accident elle se trouvait dans cet état. *Hélas ! oui,* dit-elle, *c'était bien l'école en effet ; mais le seigneur de la terre l'a fait abattre, parce qu'elle bornait la vue.* « Quoi ! comment ! s'écria Harley, une vue ! abattre pour un point de vue ! » *Oui, monsieur, cela est bien vrai ; & ce pré, où les enfans étaient accoutumés de jouer & de se divertir ; il l'a fait labourer, parce, dit-il, qu'ils lui gâtaient la haie de l'autre côté.* « *Maudit soit,* s'écria Harley, *le cœur bas & insensible, qui a pu violer des droits aussi sacrés ! Que le ciel confonde le malheureux, & puisse son sang vil & corrompu ne produire jamais d'enfans qui lui fassent honneur ! Mais que fais-je, Edwards,* dit-il en se reprenant ? *Pourquoi le maudire ? Il ne l'est déjà que trop. La source la plus abondante de bonheur est tarie pour lui. Les vils soins de son ame basse & sordide la tarissent, tandis qu'heureux en mangeant un morceau de pain bis, tu fourras à ces membres estropiés qui t'ont conservé tes enfans.* » *Si vous voulez parler à la maîtresse de l'école, monsieur,* lui dit cette femme, *je vous conduirai à sa maison.* Il la suivit sans savoir où il allait. Ils s'arrêtèrent à la porte d'une maison assez jolie. Une femme âgée y était assise, & devant elle un petit garçon & une petite fille qui tenaient chacun à la main leur souper, composé d'un peu de lait & de pain. « *Madame,* lui dit Harley, *n'était-ce pas un vénérable vieillard qui était maître d'école ici, il n'y a pas long-tems ?* » *Oui,*

*mon*sieur, répondit-elle ; mais le chagrin de la perte de sa première école l'a tué , je crois ; car le pauvre homme est mort peu de tems après que la maison fut abattue ; & comme on n'a pu encore le remplacer , j'ai été , en attendant , chargée du soin de l'école. « Et ces deux enfans sont vos écoliers sans doute ? » Hélas ! *mon*sieur , ce sont deux pauvres orphelins confiés à mes soins par la paroisse , & je n'ai jamais vu d'enfans de plus belle espérance. « Des orphelins ? dit Harley. » Oui , *mon*sieur , & orphelins de parens les plus braves & les plus honnêtes gens , tel qu'il y en a peu dans la paroisse. Il est en vérité honteux à de certaines gens de refuser de reconnaître leurs parens , lorsqu'ils auraient le plus grand besoin de leurs secours. « Madame , dit Harley , tâchons de ne jamais oublier que nous sommes tous parens. » Et il embrassa les deux enfans. Leur pere , continua-t-elle , était un fermier du voisinage , sage & laborieux. Mais qui peut lutter contre des malheurs redoublés ! De mauvaises récoltes , & de mauvaises dettes qui sont plus fâcheuses encore , le mirent au-dessous de ses affaires ; & lui & sa femme moururent tous deux de chagrin. C'était en vérité un digne couple. Il n'y avait peut-être pas dans toute la paroisse , de plus honnête homme que Jack Edwards ; & tous les Edwards ont toujours été de même. « Quoi , Edwards ! s'écria précipitamment le vieux soldat. » — Oui , les Edwards de Southill ; & c'est , en vérité , une digne famille.

« Southill , répéta-t-il d'une voix languissante ! »
 Et il tomba évanoui entre les bras de l'étonné Harley.
 La maîtresse d'école courut chercher de l'eau & un flacon de sels , au moyen de quoi l'infortuné Edwards reprit bientôt ses esprits. Il promena pendant quelques momens autour de lui des regards égarés ; & serrant ensuite dans ses bras ses deux petits-enfans :
 « ô mes enfans , s'écria-t-il , mes chers enfans , est-ce ainsi que je vous retrouve ! Mon pauvre Jack , tu n'es donc plus ! Hélas , je me flattais que ce serait toi qui me fermerais les yeux , que tes mains coucheraient les cheveux blancs de ton pere dans le tombeau ! Et ces pauvres enfans. . . » A ces mots , l'abondance même de ses larmes en arrêta le cours ; & il perdit encore une fois la connaissance , en embrassant ses petits-enfans. « Cher & respectable vieillard , lui dit Harley , la Providence vous a envoyé à leur secours. Et moi aussi je regarderai comme une bénédiction , si je puis être dans ses mains l'instrument de votre consolation & de votre bonheur. » Oui , assurément , monsieur , dit alors le petit garçon ; mon pere , lorsqu'il était mourant , dit à Dieu de nous bénir , & le pria , si mon grand-pere vivait encore , de vouloir bien l'envoyer vers nous , pour nous assister & nous soutenir. « Où sont-ils enterrés , mon fils , dit Edwards ? » Dans l'ancien cimetiere , répondit la femme , & tout à côté de sa mere. Je vous y menerai , dit le petit garçon : car j'y ai souvent été pleurer dans les

commencemens que j'étais parmi des étrangers. Et il prit la main du bonhomme Edwards. Harley prit celle de la petite, & ils marcherent en silence jusqu'au cimetiere.

Une vieille pierre, dont un des coins était brisé, avec quelques lettres moitié couvertes de mousse, où l'on distinguait un R & un E un peu moins effacés que le reste, formait la tombe qu'ils cherchaient. « C'est ici, mon grand-pere, dit, l'enfant, Edwards la considéra sans prononcer une parole. La petite fille, qui jusqu'à ce moment n'avait poussé que des soupirs, fondit en larmes. Son frere sanglotait, en tâchant de retenir les siennes. J'ai dit souvent à ma sœur, dit-il, qu'elle ne devait pas prendre le chagrin si fort à cœur. Elle sait déjà tricoter, & je serai bientôt en état de bêcher la terre. Nous aurons du pain, ma sœur; nous ne mourrons pas de faim, ni mon grand-pere non plus.

Ce ne fut pas sans peine que Harley persuada au bon vieillard de quitter le lieu qui renfermoit les restes inanimés de son malheureux fils. Il parvint enfin à l'en arracher avec le secours de la maîtresse d'école qui les logea dans sa maison, n'y ayant point d'hôtellerie voisine. Le lendemain matin Harley pressa Edwards de venir avec lui à sa terre qui n'était pas éloignée. Le petit garçon marchait en tenant la main de son grand-pere; & le nom d'Edwards leur procura un cheval d'un fermier du voisinage, sur lequel

on fit monter la petite en croupe derrière un domestique.

C'est avec cette fuite qu'Harley revint à la maison de ses peres, & nous ne doutons pas qu'il ne fût aussi satisfait que s'il était revenu de faire le tour de l'Europe, ramenant un valet-de-chambre Suisse & ses poches garnies de breloques de toute espece, & d'une demi-douzaine de tabatieres élégantes à charnières invisibles. Mais nous formons nos idées sur des sons que la folie a imaginés, il est des idoles auxquelles nous sacrifions tous les jours les vrais plaisirs de l'ame. Nous voulons qu'on nous croie heureux & vertueux, & nous nous contentons de le paraître. Il n'en était pas ainsi de Harley. En arrivant, il s'empressa d'aller trouver sa tante qui vivait avec lui, & à qui il s'impatientait de présenter ses compagnons de voyage & de conter leur histoire. Cette tante, quoique très-économe, n'était pas insensible au plaisir de faire du bien. Elle aimait d'ailleurs tendrement son neveu, & cherchait à l'obliger. Elle reçut donc le vieux Edwards d'un air plus gracieux qu'on ne devait peut-être l'attendre d'une fille qui a passé trente ans. Elle donna d'abord des soins aux enfans, pourvut à leur souper, & fit dresser un lit à côté du sien pour la petite fille. Edwards voulut témoigner sa reconnaissance de tant de bontés, mais son jeune ami l'interrompit dès le premier mot, & la vieille demoiselle, chez qui les citations de la Bible

étaient tournées en habitude , ne manqua pas d'ajouter , *car celui qui reçoit ces petits enfans , me reçoit , &c.*

Le jour suivant , Harley se glissa de grand matin dans la chambre du vieillard , croyant le trouver encore couché ; mais il se trompait : le bonhomme déjà levé , considérait , les yeux remplis de larmes , son cher petit - fils qui dormait profondément. Lorsqu'il vit Harley , il s'efforça de cacher sa douleur , & essuyant ses yeux avec sa main , il lui témoigna sa surprise de le voir de si bonne heure. « Je me suis occupé de vous & de vos enfans , dit Harley. J'appris hier au soir que j'ai près d'ici une petite ferme vacante ; si vous voulez l'occuper , j'en tirerai l'avantage d'avoir un bon voisin , & de reconnaître en quelque sorte les soins que vous avez pris de moi pendant mon enfance ; & comme tous les meubles qui sont dans la maison m'appartiennent , ce sera autant d'embarras épargnés pour vous. » Ici les pleurs d'Edwards recommencerent à couler avec abondance , & Harley le mena voir l'endroit qu'il lui destinait.

La maison qui servait de logement au fermier , n'était guere qu'une baraque ; mais la situation en était belle , & Edwards aidé de la bénédicence de Harley , parvint bientôt à la rendre propre & commode. Dans le pré devant la maison , il sépara un terrain quarré pour en faire un jardin ; & *Pierre* qui était à la fois valet-de-chambre , économe & jardinier chez

Harley , eut ordre de lui fournir les graines nécessaires pour l'ensemencer.

Je l'ai considéré souvent la beche à la main , cultivant son petit terrain , en veste & en caleçon. C'était un spectacle de vertu tranquille , digne de fixer les regards des intelligences bienfaisantes , lorsqu'elles descendent sur la terre pour le bonheur des mortels.

Harley avait trouvé moyen de détourner un petit ruisseau , & de le faire couler au milieu d'une promenade agréable & ombragée. Il avait érigé un petit moulin en miniature pour amuser les enfans d'Edwards. Des morceaux de bois pliant , dont le battement s'accordait avec le murmure du courant qui les faisoit tourner , imitaient le bruit d'un moulin. Je l'ai vu plus d'une fois attentif au mélange de ces sons , & les yeux fixés sur le petit garçon , avec le sourire de la satisfaction intérieure sur sa physionomie ; tandis que le vieillard , les regards tournés tantôt vers Harley , tantôt vers le ciel , pouffait vers l'un & vers l'autre des soupirs de reconnaissance & de piété.

Et moi aussi , Créateur de l'univers , je te rends graces , non-seulement de ce que ta bonté assigne à la vertu des récompenses éternelles ; mais encore de ce que dans ce monde corrompu , les liens de notre devoir & ceux de notre bonheur sont tellement tissus ensemble , qu'ils deviennent inséparables !

VI. *Les deux freres sauvés l'un par l'autre.*

LORSQUE mon ange tutélaire
Sera venu sans compliment
Reprendre dans ton logement
L'ame tremblante de ton frere ,
Et que cinq pieds de cimetiere
Serviront de niche à mon corps ,
Tu songes de quelle maniere
On la traitera chez les morts.
Je rends graces à ta tendresse ,
Et ne m'attendais pas à moins :
Tu fais qu'autres tems , autres soins ,
Et que ton oisive tristesse
Serait trop peu pour la détresse
Où m'auront jeté mes besoins.
Me voilà sûr de ta mémoire ,
Pour le bon diable qui t'écrit ,
Et qui peut-être au purgatoire ,
Couché sur un fort mauvais lit ,
Grillera pour certain délit ,
Dont l'espece non méritoire
M'a du saint plaisir interdit ,
Jusqu'au tems que tu m'auras dit
L'oremus propitiatoire ,
La plus fine de ton grimoire ,
Pour le repos de mon esprit.
Soit que l'éternelle vengeance
Poursuive l'abus de mes jours ,
Ou qu'un prodige de clémence
En daigne limiter le cours ,

Moi mort, prieur, chante toujours :

Si de tes *libera* stériles

Il ne me vient aucun secours ,

On saura bien les rendre utiles

A tant d'autres dans le besoin ,

Dont personne ne prend de soin.

Et pour un patron en disgrâce ,

Qu'aurait mal assisté ton chant ,

Mon frere, il s'en trouverait cent

Qui tous occupés de ta grace ,

Iraient à Dieu mentir en face ,

Pour te faire croire innocent.

Que si je dois à la puissance

De tes fervens-*de profundis*

Le bonheur de prendre séance

Dans un des coins du paradis ,

D'abord je griffonne un mémoire ,

Autré qu'on les fait à Paris ,

Où nos égreffins étourdis

Laissent souvent dans l'écritoire

Les traits qu'il faudrait avoir mis.

Primo , pour que dame Grégoire

Repasse un peu mieux tes surplis :

Qu'ensuite on lise dans l'histoire ,

Que si plus tard qu'il n'était dit ,

Tes confreres un jour d'obit ,

Chez toi te faisaient tête à boire

Le vin que tu prends à crédit ,

Je bridais si fort la mâchoire

De ta servante & de ton chien ,

Qu'au lieu de faire un bruit de diable

Qui chasserait un saint de table ,

Personne ne disait plus rien.

Oui, dès la première audience
 Que j'aurai du Père éternel,
 Tu feras le premier mortel
 Appuyé de mon assistance,
 Pour te faire avoir l'indulgence
 De certains péchés favoris,
 Qu'en province, comme à Paris,
 On fait avec indifférence,
 Mais dont il faut punir l'offense
 Avant d'entrer en paradis :
 Car Dieu, rebattu de nos ruses,
 Comptera pour rien les excuses ;
 Les plus fins même y seront pris.
 Enfin, prieur, daigne m'en croire :
 Si-tôt que j'aurai dit un mot,
 Au lieu d'aller en purgatoire,
 Où d'une braise expiatoire
 On m'aura rouffi le gigot,
 Tu viendras partager la gloire
 Et la fortune de mon lot.

T A B L E.

<i>Mémoires philosophiques du baron de ***.</i>	Page 3
<i>Heptameron Français, &c.</i>	15
<i>Œuvres de Jean-Jacques Rousseau.</i>	20
<i>Réflexions impartiales sur les Eloges de Voltaire.</i>	36
T H É A T R E S.	
<i>Réflexions sur l'état actuel de la comédie Française.</i>	41
<i>Oedipe chez Admete, tragédie, par M. Ducis.</i>	49
P I E C E S F U G I T I V E S.	
<i>Vers à M. le chevalier de Cubieres.</i>	60
<i>Épître en réponse.</i>	61
<i>Inscription gravée sur un petit tombeau à Morfontaine.</i>	65
<i>Vers sur la naissance d'une jeune fille.</i>	ibid.
<i>Épisode d'un roman anglais.</i>	79
<i>Les deux frères sauvés l'un par l'autre.</i>	94

NOUVELLES

POLITIQUES.

Tableau raccourci des principaux événemens qui ont eu lieu pendant le cours de l'année 1780.

L'ANGLETERRE a continué de faire la guerre aux colonies de l'Amérique septentrionale, pour tâcher de les faire rentrer sous sa domination. Mais celles-ci, aidées par la France, l'ont empêchée de faire de grands progrès. La France, attaquant l'Angleterre dans ses possessions des isles, ne permet pas que cette dernière puissance emploie toutes ses ressources à la soumission de ses anciennes colonies. L'Espagne augmente encore la diversion en faveur des colonies, en se joignant à la France & en faisant seule le blocus de Gibraltar. Ensorte que l'Angleterre a trois ennemis qui s'efforcent de l'humilier & de diminuer sa puissance sur mer, en lui ôtant de quoi soutenir l'empire qu'elle avait acquis par sa marine, & dont ses ennemis croient qu'elle a abusé. Les autres puissances maritimes, espérant de trouver plus de liberté pour leur navigation dans l'abaissement de l'Angleterre, ont fait un traité entr'elles, & l'ont communiqué aux puissances belligérantes. Elles s'engagent par ce traité à armer des escadres considérables pour protéger la navigation & le commerce de leurs sujets respectifs, en s'opposant à ce qu'il soit fait aucune insulte aux pavillons des puissances neutres. La Russie, la Suede & le Danemark.

G

Janvier 1781.

marck ont été les trois premières qui y aient accédé ; elles ont invité les États - Généraux à se joindre à elles : ceux-ci , après avoir long-tems balancé , avoir souffert que souvent leurs vaisseaux fussent enlevés par les Anglais , sous prétexte qu'ils étaient chargés de marchandises de contrebande destinées pour les ports de France ou d'Espagne , sans jamais avoir pu obtenir par leur négociation la restitution des bâtimens qui leur ont été enlevés , ni aucune satisfaction à cet égard , se sont enfin déterminés à entrer dans la confédération des puissances du nord pour la neutralité armée. Au moment qu'ils espéraient jouir des fruits que cette alliance devait leur procurer , l'Angleterre leur déclare la guerre dans le courant de décembre : ce qui étonnera sans doute l'Europe , qui ne s'attendait point à voir cette puissance augmenter par une pareille démarche le nombre de ses ennemis , elle ne saura s'il faut envisager cette conduite comme un effet de l'orgueil que l'on reproche souvent à la nation Britannique , ou comme une preuve des ressources qu'elle peut trouver dans elle-même. Les couronnes du nord ont engagé le Portugal à se joindre à elles ; ce royaume était uni à l'Angleterre par les liens les plus étroits ; ses ports offraient un asyle sûr aux corsaires Anglais , & une station commode pour troubler la navigation des Français & des Espagnols. La guerre n'a cependant point encore étendu ses ravages sur le continent de l'Europe ; ce n'est que sur mer ou en Amérique que les coups ont été frappés.

Les Autrichiens viennent de perdre dans la personne de leur auguste souverain une princesse qui a fait la gloire & l'ornement du trône qu'elle a occupé. Ils seraient inconsolables , s'ils n'avaient dans celle de son fils l'héritier des vertus de Marie-Thérèse.

F R A N C E.

Paris. Un courrier arrivé à Versailles le dimanche 7 janvier, a apporté la nouvelle que M. le comte d'Estaing a mouillé le 3 avec sa flotte dans la rade de Brest. Ce commandant est arrivé depuis quelques jours dans cette capitale, & il a déjà été plusieurs fois à Versailles, où l'on croit qu'il prendra des ordres pour la campagne prochaine. On prétend qu'il ne tardera pas à repartir pour Brest.

Les Anglais doivent s'être emparés sur nos atterrages de la corvette le Chevreuil, qui, venant de la Martinique, nous apportait sans doute les détails de l'horrible ouragan du 10 octobre. Les lettres de Londres nous apprennent qu'il s'est fait sentir sur toutes les Antilles, & qu'il a péri plusieurs personnes à Saint-Eustache.

E S P A G N E.

Madrid. Sur les instances réitérées de l'ambassadeur des Provinces-Unies, on vient de révoquer la défense d'importer dans les ports de cette monarchie le fromage & le beurre de la Hollande; S. M. a même permis l'importation des viandes salées venant des ports de la république; en sorte qu'il n'y a plus actuellement que l'entrée des cuirs qui soit prohibée.

A N G L E T E R R E.

Londres. Le gouvernement a reçu des dépêches du général Clinton par le capitaine Gardener, son aide-de-camp, arrivé ici le 12 décembre; mais il n'en avait encore rien transpiré le 16: en sorte que le silence du gouvernement confirme aux yeux du public la nouvelle de la défaite & de la mort du major Ferguson. On craint que cet échec n'ait causé de l'embarras au lord Cornwallis, & qu'il ne soit contraint de réunir ses forces à celles du général Leslie, malgré les obstacles presque insurmontables qui pourraient s'y

G ij

589919 A

présenter, si les cinq mille hommes que le général Washington envoie dans le sud y devancent les deux mille que le général Clinton détache dans la Caroline, & les quinze cents dans la Virginie. Une flotte de trente vaisseaux, partie du Canada & destinée pour l'Europe, a été dispersée dans le golfe de Saint-Laurent. On apprend de la Jamaïque, que les nouveaux régimens partis de l'Angleterre, ont perdu en chemin presque la moitié de leur monde par les maladies, & que la mésintelligence continue entre les habitans & le gouverneur de cette isle, au sujet du projet formé contre la Nouvelle-Espagne.

Les nouvelles des isles sont très-affligeantes. On a éprouvé aux Antilles un ouragan affreux; il a fait un mal prodigieux à une flotte Anglaise qui se disposait à partir. La Barbade, Sainte-Lucie & Saint-Christophe sont les isles qui ont le plus souffert. On craignait que les Bermudes n'eussent absolument disparu du globe; mais on sait aujourd'hui que la ville de Saint-George, la principale de ces isles, située sur la partie N. O. de l'isle, a été entièrement détruite par un coup de vent: on dit que pas un seul habitant n'a échappé; mais il ne se confirme point que ces isles aient toutes été englouties. Les détails de ce désastre arrivé à la Barbade sont effrayans. La relation du général Vaughan qui commande dans ces parages, contient ce qui suit: La soirée du 9 octobre fut singulièrement calme, le ciel était rouge & menaçant, il tomba beaucoup de pluie pendant la nuit & dans la matinée du 10; un vent s'éleva à ce moment, & augmenta pendant le reste de la journée, au point qu'à quatre heures l'Albermale, le seul vaisseau de guerre qu'il y eût alors dans les environs, chassa sur ses ancres, & fut emporté au large, ainsi que tous les autres bâtimens au nombre de vingt à vingt-cinq. A six heures, le vent

avait abattu plusieurs arbres , & annonçait une tempête violente. Toutes les précautions qu'on prit à l'hôtel du gouvernement pour prévenir les suites fâcheuses , furent inutiles. La famille du gouverneur fut obligée de chercher un asyle dans la campagne ; le gouverneur lui-même & plusieurs autres personnes se refugierent sous les affûts des canons , dont quelques-uns furent déplacés par la violence du vent ; ils avaient lieu de craindre que ceux sous lesquels ils s'étaient retirés , ne fussent démontés & ne les écrasassent dans leur chute , ou que les débris qui volaient autour d'eux ne missent fin à leur vie. Le général Vaughan fut dangereusement blessé en quittant sa maison qui croula environ cinq minutes après qu'il l'eut abandonnée ; son secrétaire eut la cuisse cassée. Jamais cette isle n'a éprouvé un pareil désastre ; il n'y a point de maison qui n'ait été plus ou moins endommagée. On ne sait point encore le nombre des personnes qui ont péri ; mais on croit que quelques milliers y ont perdu la vie. Les ordres du général Vaughan ont été si bien exécutés , que le 12 tout était tranquille dans la ville de Bridge-Town , qui aurait pu être exposée au pillage par l'élargissement d'une centaine de prisonniers de guerre qui se trouverent en liberté par la démolition de leurs prisons. On les a si bien observés qu'ils n'ont pu commettre aucun désordre ; ils se sont au reste assez bien comportés , & ont été d'une très-grande utilité aux habitants. Le 16 , on expédia un sloop à Sainte-Lucie , pour informer le commodore Hotham de la calamité funeste qui venait de désoler cette isle , & le prier d'envoyer une frégate en Angleterre , pour y porter ces tristes nouvelles. Celles que l'on a reçues de la Jamaïque ne sont pas plus satisfaisantes : la partie de cette isle qui est sous le vent a souffert toute la journée du 2 octobre un désastre des plus affligeans. La mer s'étant

élevée prodigieusement , a fondu tout-à-coup sur la ville de Savanah-la-Mar , l'a ensevelie sous ses eaux , & entièrement renversée en se retirant. On ne croit point cependant qu'il y ait péri plus de trois cents personnes , parce qu'on avait vu le refoulement de la mer , & que le plus grand nombre des habitans a eu le tems de se retirer sur les hauteurs.

Le 21 décembre , le roi exposa les motifs qui l'engageaient à déclarer la guerre aux Hollandais. S. M. dit que dans tout le cours de son regne elle a constamment cherché à entretenir la bonne intelligence entre les Etats-Généraux & la Grande-Bretagne ; que ceux-ci , loin de se diriger par les mêmes principes qui avaient uni leurs ancêtres , s'étaient laissé gagner par une faction dévouée à la France ; que depuis quelque tems on n'avait répondu aux égards que la cour de Londres avait pour eux , que par un mépris déclaré pour les engagemens les plus sacrés & les plus solennels , & par des violations réitérées de la foi publique. Au commencement de la guerre avec la France , on avait marqué une attention scrupuleuse pour les intérêts des Provinces-Unies. Enfin l'Espagne ayant augmenté le nombre des ennemis de l'Angleterre , on s'était cru en droit d'exiger de LL. HH. PP. les secours stipulés par le traité de Westminster du 3 mars 1678. Cependant deux ans se sont écoulés sans avoir pu obtenir de réponse : au contraire , la république n'a rien eu de plus pressé que de déclarer aux ennemis de l'Angleterre qu'elle était dans l'intention d'observer une exacte neutralité ; & pour les favoriser encore davantage , ils ont levé des taxes intérieures , afin de faciliter le transport des munitions navales en France. Ils ont souffert qu'un pirate Américain soit entré dans un de leurs ports , & qu'il y séjourât plusieurs semaines ; ils ont même permis qu'une partie de son équipage montât la garde

dans un fort du Texel. De concert avec la France, ils ont cherché à susciter des ennemis à l'Angleterre dans les Indes orientales. Dans les Indes occidentales, & principalement à Saint-Eustache, ils ont donné toutes sortes d'assistances aux sujets révoltés de la Grande-Bretagne. Les corsaires Américains ont l'entrée libre des ports de la république; ils peuvent s'y réparer, y acheter des armes & des munitions de toute espèce, & y recruter leurs équipages. Enfin ils ont mis le comble à toutes leurs insultes, en permettant que la ville d'Amsterdam entrât directement en traité avec les sujets des colonies révoltées de l'Amérique septentrionale, par la voie d'un de ses premiers magistrats. Et quoique souvent le ministre de la cour de Londres à la Haie ait demandé de la part du roi son maître une satisfaction proportionnée aux infractions que l'on faisait aux traités les plus solennels qui unissaient les deux nations, il n'avait jamais pu l'obtenir; en sorte qu'il avait été contraint de rappeler son ministre à la Haie, & de prendre sur-le-champ les mesures les plus vigoureuses, telles que l'exigent sa dignité & les intérêts essentiels de son peuple. Il a en conséquence ordonné, suivant l'avis de son conseil tenu en sa présence à la cour de Saint-James, qu'il serait délivré des lettres de marques & de repréailles contre les vaisseaux, marchandises & sujets des Provinces-Unies; que ceux qui en seront pourvus, s'empareront légalement de tous les bâtimens & marchandises appartenant aux Etats-Généraux, ou à leurs sujets & autres établis dans leurs territoires. Cette déclaration a d'abord excité la cupidité des armateurs, qui espèrent faire des prises très-riches dans un moment où cette république n'a point encore fait des préparatifs assez considérables pour protéger sa marine marchande, & qu'on fait d'ailleurs qu'il y a un grand nombre de ses vaisseaux en mer.

Une gazette extraordinaire, publiée le 9 janvier à sept heures du soir, contient le précis d'une lettre du sieur Corbert, lieutenant au gouvernement de Jersey. Les Français, dit-il, aborderent dans cette isle le 9 janvier, vers les deux heures du matin, & prirent terre dans deux postes si éloignés, qu'ils n'ont point été aperçus par nos gardes. Ils s'avancerent à travers champs, & à six heures ils étaient sur la place du marché à Saint-Hillier. Vers les sept heures, ils m'obligèrent de me rendre prisonnier; mais je fus remis en liberté par l'intrépidité des troupes & de la milice, qui forcerent les Français, au nombre de cinq cents, de se rendre prisonniers de guerre, après leur avoir tué cinq à six cents hommes. Cette affaire a coûté la vie au major Pierfon, qui s'était signalé à la tête d'une troupe de braves gens qui le suivaient.

P R O V I N C E S - U N I E S.

La Haie. Le chevalier Yorck, ambassadeur d'Angleterre, est parti de cette résidence le 25 de décembre, à sept heures du matin, sans prendre congé de personne.

Le comte de Velderen, ambassadeur des Etats-Généraux à la cour de Londres, débarqua le 6 de janvier à Ostende, d'où il est parti peu de tems après pour la Haie.

La république s'occupe des mesures nécessaires pour se mettre en état de défense. La province de Gueldres, sur la proposition du Stathouder, a déjà donné son consentement pour l'augmentation des troupes de terre à cinquante ou soixante mille hommes, & même au-delà, s'il en est besoin. Mais on tâche principalement d'augmenter les forces navales, & selon la liste, elles monteront à quatre-vingt-quatorze bâtimens de guerre de toute grandeur.